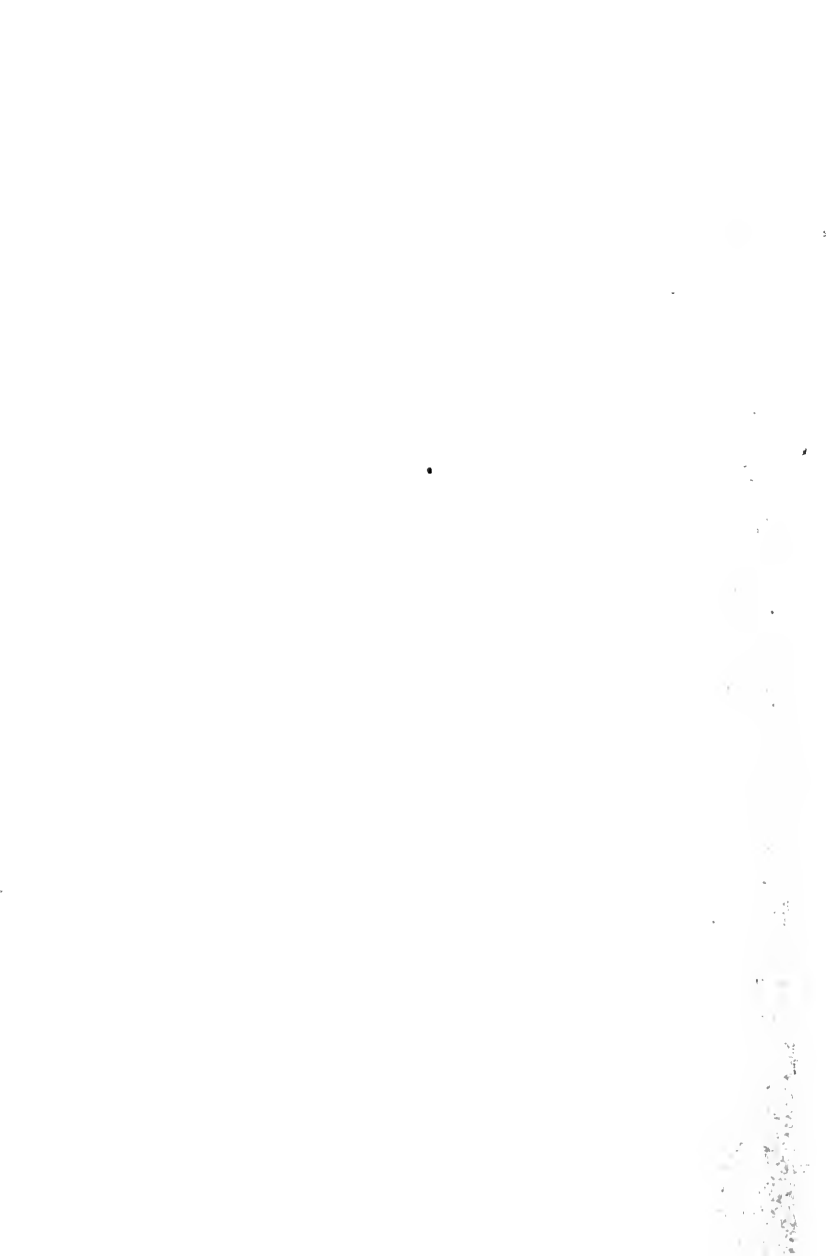
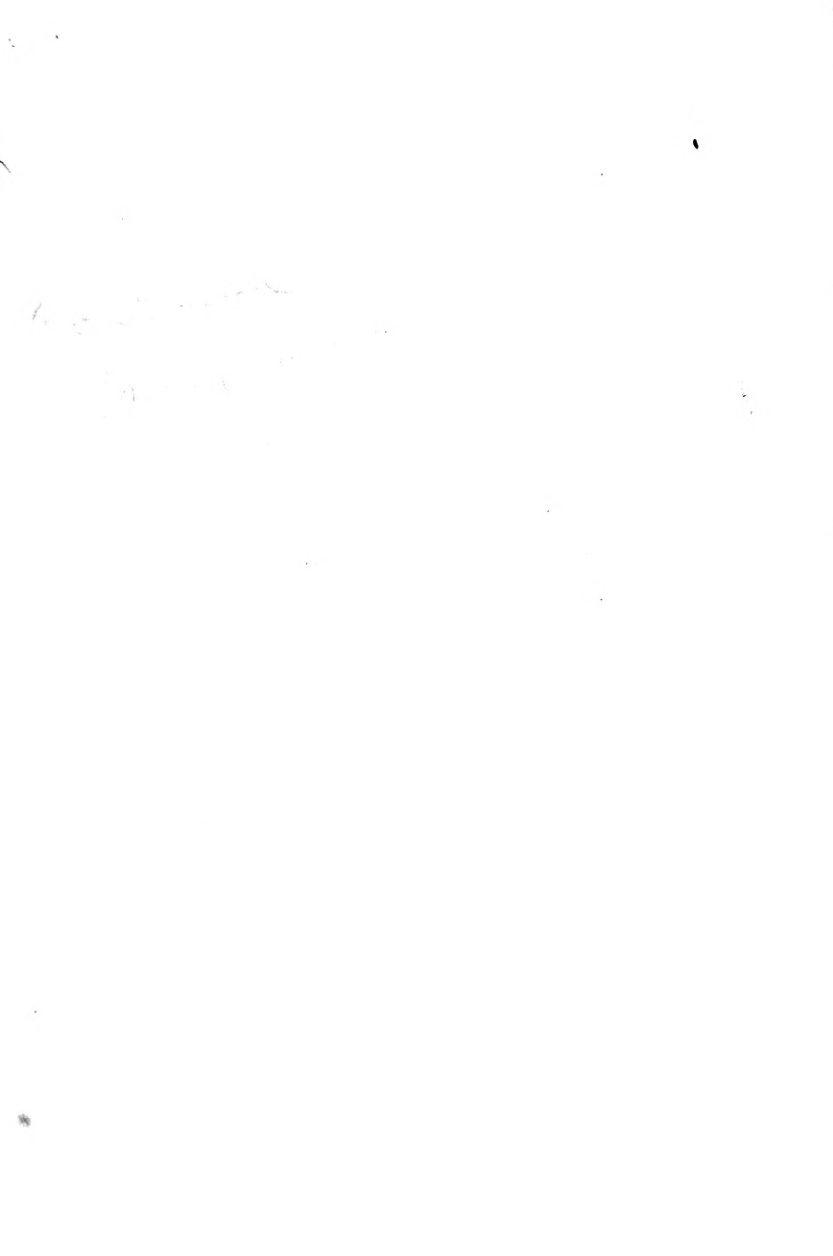


Fontaine-Malherbe, Jean
Argillan

PQ
1983
F66A77







Es-tu mon assassin ?
Barbare il m'est affreux de périr de ta main.

LP
F 67882
ARGILLAN,

O U

LE FANATISME
DES CROISADES;

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

Par M. FONTAINE.

Tantum religio potuit suadere malorum !

Lucr.



A A M S T E R D A M ;

Et se trouve à PARIS,

Chez L E J A Y , Libraire , rue Saint Jacques , au-dessus
de la rue des Mathurins , au Grand Corneille.

M. DCC. LXIX.

390308
21.3.41

PQ

1983

66H77



A M O N S I E U R
L E C O M T E
D E M A I L L É ,
D E L A T O U R - L A N D R Y ,
Brigadier des Armées du Roi , Colonel du
Régiment de Condé , Premier Gentil-
homme de la Chambre de S. A. S.
Monseigneur le Prince de CONDÉ.

M O N S I E U R ,

L'HISTOIRE des guerres de Religion est le sujet éternel des méditations du Philosophe. Ce sont des expériences fatales faites sur l'homme : elles constatent ce qu'il est. C'est dans les siècles de barbarie qu'il faut le fréquenter , pour apprendre à le connaître , & concevoir l'idée des excès dont il est capable. Il est un degré de superstition & d'ignorance , où son imagination n'attend , pour ainsi dire , qu'un prétexte , pour se livrer aux égaremens les plus étranges. Tel est la reflexion que j'ai souvent faite en lisant l'histoire des Croisades : en voyant un fils qui refuse la rançon de son pere ; des Croisés , qui pillent des Temples consacrés au Dieu

même , dont ils vont prendre la défense ; des femmes prostituées qui chantent des airs consacrés à la debauché , dans la Chaire de vérité ; des Religieux sans discipline , des Chrétiens sans foi , sans vertu , se plongeant à l'envi dans les plus affreux désordres , & donnant l'exemple de tous les crimes.

Cependant , on est consolé de ces forfaits , par un petit nombre de vertus , & l'on rencontre avec joie quelques Héros parmi tous ces brigands. L'histoire nous a peint , en autres actions mémorables , ce combat fameux de cinq cents Chevaliers du Temple , contre une armée de Sarrazins. Elle nous apprend que le brave MAILLÉ , l'un de vos illustres ancêtres , demeuré seul de tous ces Chevaliers , étonna longtems cette armée entière , par les prodiges de sa valeur , & que ces barbares admirant son héroïsme , le crurent un guerrier envoyé par le Ciel au secours des Chrétiens. *

Ce n'est point en faisant réjaillir sur vous la gloire de cette action , que je prétends faire ici votre éloge ; les vôtres sont connues de tous les Chevaliers Français. Vous avez montré plus d'une fois , que dans votre noble famille , la valeur se transmet avec le nom que vous portez. J'ai admiré , je l'avoue , le courage intrépide de votre ayeul ; mais , si l'on peut faire un plus heureux emploi de sa bravoure , c'est , j'ose vous le dire , le noble usage que vous faites de la votre. Ce Héros prodigua stérilement son sang pour le fol espoir de soutenir la Religion ; vous avez consacré plus utilement le votre , à la défense de la Patrie.

Je suis avec un profond respect ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur , FONTAINE.

* Ils le prirent pour St. Georges.

P R É F A C E.

TOUT Ecrivain philosophe doit se proposer pour but la gloire d'annoncer de grandes vérités aux hommes. La plume destinée à tracer les pensées de son ame, doit être en ses mains un instrument consacré à la vérité. Ce n'est qu'à cette condition qu'il lui est permis de produire au dehors les sentimens qu'il éprouve en lui-même, & d'épancher son ame en liberté. Avant de commencer d'écrire, qu'il se consulte, qu'il se demande : Eprouvai-je la noble envie d'être utile aux hommes, & de concourir à leur bonheur ? L'emploi que je m'impose, c'est d'instruire le genre humain. Je viens démentir les horribles leçons que lui ont données le fanatisme & la superstition. Il est une Religion ; je veux la rendre moins terrible, afin qu'elle soit bienfaisante. Il est un Dieu ; je veux le faire aimer, afin qu'il soit adoré. Il est pour l'homme des devoirs éternels & qui ne peuvent changer ainsi que les objets de sa croyance ; le mien est de les enseigner. En épurant son culte, en éclairant son ame, ce serait l'égarer moi-même, si j'osais l'instruire à mépriser les mœurs & la sainteté de la vertu. Tel est l'engagement qu'un philosophe contracte avec le genre humain : s'il n'a pas sincèrement dessein de

le remplir, qu'il jette la plume; il ne mérite pas l'honneur de parler aux hommes, puisqu'il ne sent pas en lui le noble desir de les rendre plus vertueux. Ce n'est qu'ainsi que l'art d'écrire devient le plus sublime emploi d'un être pensant.

Éclairer les humains, est une loi que la nature impose aux sages. Telle est la destination de ces êtres rares; c'est pour cela qu'ils semblent nés. Ce sont des sages, qui les premiers donnerent des loix aux hommes: s'il n'eût jamais existé que des Rois, comment irait l'univers? Les persécuter est une sorte de rebellion. Les grands hommes sont une espèce de Souverains donnés par la nature. Le reste des esprits sont comme autant de sujets que le génie leur subordonne, & leur cabinet solitaire est l'azile auguste d'où ces Souverains exercent leur empire invisible. C'est ainsi qu'ont régné ces philosophes paisibles, qui tour à tour ont éclairé le monde.

Mais cette maniere de gouverner les hommes subit comme l'autre une fatalité cruelle. Tous les Rois qui ont occupé des trônes ne furent pas de bons Rois; de même tous ceux qui se sont mêlés d'instruire & d'éclairer le monde, ne furent pas toujours des sages. Éternellement on se souviendra des maux qu'ont causé ces usurpateurs. Quel étrange abus ils ont fait de leur pouvoir! ils furent des tirans plus funestes à l'humanité que les Nérons & les Tibères.

S'il est essentiel pour un peuple d'être gouverné

par des Princes équitables & paisibles, il n'est pas moins intéressant pour l'humanité que ceux qui prétendent tenir entre leurs mains le dépôt des vérités, soient inspirés par la sagesse. S'il est vrai qu'un peuple prend les vices des maîtres qui le gouvernent, il est aussi vrai qu'il reçoit l'ame & les pensées de ceux qui l'instruisent. Leur esprit se transmet à des nations entières; leurs pensées se communiquent à toutes les têtes; les maximes répandues dans leurs écrits, vont insensiblement se déposer dans tous les cœurs, & le siècle où ils ont vécu porte l'empreinte de leur ame. C'est ainsi que l'on ne vit jamais un philosophe former des fanatiques, & que jamais un fanatique n'éleva de philosophes. Socrate & Platon firent de leurs disciples, des hommes sages comme eux; Calvin & Luther n'ont formé que des fous cruels: les premiers firent adorer l'être suprême; ceux ci ont versé le sang des hommes uniquement pour détruire la confession & la présence réelle.

Il n'est point d'excès où l'homme ne soit capable de se porter sur la foi de ceux qui savent s'emparer de sa crédulité. Cet être, capable de raison, a reçu une intelligence facile à égarer. Sujet au fanatisme, l'absurde, le merveilleux le frappent & assujettissent sa faible croyance. Eh! dans quels égaremens on l'a souvent précipité! que n'est-il point capable de croire, puisqu'il a pu penser que verser le sang de son semblable, c'étoit adorer l'être suprême? Voilà les hor-

reurs dont on ne doit point se lasser de lui représenter aujourd'hui le tableau ; de même qu'il faut offrir à l'homme de sang froid , le spectacle des excès où il s'est emporté dans son ivresse. Le genre humain doit profiter de son expérience & de ses égaremens pour devenir plus raisonnable & plus sage. C'est par l'exemple des siècles passés , qu'on instruit les siècles à venir.

La contagion du fanatisme qui a ravagé nos climats , n'épouvante plus aujourd'hui. Cependant on a peut-être tort d'imaginer que la philosophie a purgé pour jamais la terre de cette peste. N'étaient-ils pas aussi des hommes , ceux qui s'égorgerent pour quelques opinions , qui ne devaient pas même les empêcher de s'aimer ? Méfions-nous de notre faiblesse & de l'imperfection de nos organes. Il est à présumer que nous portons tous en nous le germe de ce poison fatal. Je sçais que la philosophie a diminué nos erreurs , ou du moins les a rendues plus douces & moins fatales à l'espèce humaine ; mais il est une foule d'hommes parmi lesquels la lumière qui nous luit ne pénétrera jamais , & qu'il est nécessaire d'arrêter dans les ténèbres de l'ignorance. C'est de cette classe d'hommes que l'on tira cette milice de fanatiques que l'on a vu courir , le glaive en main , durant plusieurs siècles. Vivons dans la crainte , tant qu'il existera des superstitieux ou des fourbes. Je doute qu'il arrive jamais un tems où il ne soit possible

de tromper , d'égarer les faibles mortels. » Ceux
» qui prétendent , dit Monsieur de Voltaire , que les
» tems du fanatisme sont passés , qu'on ne verra plus
» de Barcochebas , de Mahomets , de Jean de Leyde ,
» &c. que les flâmes des guerres de religion sont
» éteintes , sont , ce me semble , trop d'honneur à
» la nature humaine. Le même poison subsiste en-
» core , quoique moins développé : cette peste qui
» semble étouffée , reproduit de tems en tems des
» germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas
» vû de nos jours les prophètes des Cevennes , tuer
» au , nom de Dieu , ceux de leur secte qui n'étaient
» pas assez soumis ? «

Qui nous a dit que l'on ne verra pas encore quel-
que jour ces scènes sanglantes se renouveler sur la
surface de la terre ? Mille causes éternellement igno-
rées , peuvent amener ici bas des changemens infinis.
Les hommes ont paissé tour-à-tour , de la folie à la
raison , d'une ignorance stupide à un état plus éclairé ?
Les beaux Arts sont périssables comme la faible es-
pèce qui les cultive : une seule révolution peut re-
plonger encore dans la barbarie , cette Europe au-
jourd'hui si savante.

S'il est quelque moyen de prévenir ces rechutes
effrayantes , ce n'est pas de renverser la religion qui
fut la cause ou le prétexte de tant de crimes. Sans
doute il faudrait la détruire , si elle eût pû jamais
conseiller de semblables forfaits , mais il faut en con-

venir, sa morale est douce & paisible : elle ne devint atroce & fatale que lorsqu'elle fut interprétée par des furieux ou par des fourbes. Il est vrai que notre Religion forma plus qu'aucune autre de ces dévots insensés, dont l'histoire nous a peint les fureurs. Tel est le malheur attaché à notre condition : une Religion toute merveilleuse, toute fondée sur des miracles, en proposant pour objet de notre culte, des dogmes incompréhensibles à notre faible intelligence, fait presque toujours des fanatiques ou des incrédules. Il faut plaindre les uns & tâcher de guérir les autres. Il ne suffira pas de leur crier que le fanatisme est dangereux : il faut leur prouver cette vérité par des exemples. C'est en exposant sous leurs yeux, le spectacle des horreurs qu'il a causées, ou dont il peut devenir la cause, que l'on peut parvenir à opérer leur guérison. Voilà pourquoi le grand ouvrage de Mahomet, le plus hardi spectacle qu'on ait peut-être jamais offert aux hommes assemblés, est une sublime leçon de Philosophie donnée à l'Univers. » Si cette Tragédie laisse quelque chose » à regretter aux sages, dit Monsieur d'Alembert, » c'est de n'y voir que les forfaits causés par le zèle » d'une fausse Religion, & non les malheurs encore » plus déplorables, où le zèle aveugle pour une religion vraie, peut quelquefois entraîner les hommes.

Tel est le sujet que j'ai osé traiter : tels sont les malheurs que j'ai essayé de peindre. Ce sont des Chré-

tiens que je montre en spectacle à des Chrétiens. Leurs égaremens, leurs fureurs ont droit de nous intéresser, plus qu'aucun peuple du monde. Quoi de plus frappant pour nous, que le spectacle de nos propres folies ? Ce ne sont point ici des crimes commis au nom de Mahomet ; ce sont des meurtres, des excès commis par des Chrétiens, au nom de ce même Dieu que nous adorons. Ce ne sont point les fureurs d'un peuple nourri dans une Religion étrangère, dont j'ai tracé le tableau déplorable ; ce sont les fureurs de nos ayeux : nous sommes nés dans le sein de la même Religion, nous fûmes élevés dans les mêmes principes. Si le hasard eut placé notre naissance dans ces tems malheureux, nous eussions suivi sous les murs de Jerusalem, des Souverains & des Nations extravagantes. La Syrie nous eût vus aussi, forcenés & respirant le carnage, à l'exemple de tant de scélérats armés pour la cause du Ciel.

Si l'on n'eût jamais abusé de la crédulité des hommes, si l'on eût mis les objets de leur culte à la portée de leur intelligence, sans doute, ils eussent fait moins de folies. La philosophie qui sait combien ils sont faibles & bornés, loin d'écraser leur imagination sous des dogmes effrayans, la soulage, en lui permettant quelque fois de douter de ce qu'elle ne peut concevoir. Elle les conduit aux pieds de l'Etre suprême, par l'amour & non par la terreur : elle fonde uniquement sur la Nature les devoirs qu'elle

leur impose & n'exige de leur être que ce qui est en sa puissance

Heureux l'homme de bien , qui consacrant sa vie auguste au bonheur d'être utile au monde , viendrait à bout de purger la terre du vil amas des superstitions ; d'apprendre aux hommes à se traiter avec indulgence , à se pardonner des préjugés , des erreurs inséparables de leur faible nature ; & parviendrait enfin à rendre éternels dans leurs cœurs , l'amour de l'humanité & l'horreur du fanatisme !

De toutes les folies que l'on conte de l'espèce humaine , depuis que l'on écrit son histoire , celle des Croisades est sans doute une des plus bisarres. Ce sujet m'a toujours paru un des plus beaux qu'on puisse exposer sur la scène. Quand je dressai le plan de cet ouvrage , je me proposai surtout , de donner une idée des mœurs étranges de ces siècles déraisonnables : je voulus peindre les cruautés , le fanatisme , les extravagances des chrétiens ; leur haine implacable contre les Sarrazins , & l'animosité des Sarrazins contre les Chrétiens. C'est ce que j'ai essayé de faire , en traçant le caractère d'Argillan. J'ai répandu dans tous ses discours , ce ton d'enthousiasme , que produit nécessairement une imagination trop échauffée. Le fanatisme est une espèce de délire ; il faut que toutes les expressions servent à peindre cet état de l'ame. Voilà pourquoi , dans un endroit du quatrième acte , que j'ai supprimé , au moment même

que Saladin cherche à l'adoucir & l'exhorte à la paix, entrant tout à coup en extase, Argillan s'écriait.

Voi ton juge effroyable au fond de l'avenir,
De quel œil menaçant il s'apprête à venir!
Ses mains ont préparé le jour de la vengeance;
Mortels, pour vous juger il se lève, il s'avance.
Tout s'allarme à l'aspect de ce Dieu redouté,
Et le tems sur ses pas retourne épouvanté;
Il lui rend en fuyant les siècles & les heures.
Il commande, & sortant de ses sombres demeures
Le genre humain s'éveille & respire à la fois,
Ô jour épouvantable, où l'éternel rassemble
Les mortels étonnés de se trouver ensemble!
C'est en vain que pour fuir l'homme s'est élancé;
Le pécheur vers son juge est partout repoussé.
En ce péril anéant la fuite est inutile:
Le tombeau se referme & refuse au vole.
Enten lez-vous le choc des globes se heurtans,
Sur l'Univers détrait de toutes parts croulans?
Je me trouve au milieu de la chute des mondes.
Tous, ensemble agités de secouilles profondes,
Se pressent pour entrer dans la nuit du cahos.
Les cieux sont éclipsés, & n'ont plus de flambeaux.
Tout garde désormais un terrible silence;
O spectacle étonnant! L'éternité commence!

J'ai peint dans Sandomir, un jeune homme entraîné
par une passion fatale & irrésistible, balançant entre
sa maîtresse & son Dieu, s'efforçant de concilier
son amour avec sa religion, & s'aveuglant quelque-
fois jusqu'au point de croire que sa passion n'est pas
illégitime.

Rosemond est un vieillard qui touchant au terme de sa carrière , s'aperçoit enfin que ces guerres sacrées ne sont point commandées par le ciel , & que l'on peut-être un bon chrétien , sans égorger les Sarrazins. Tous ces personnages sont purement d'invention.

Le caractère de Saladin est le seul que j'aye puisé dans l'histoire. Si j'ai osé porter quelque atteinte à sa vérité , c'est en le représentant comme un vrai Philosophe. L'histoire nous apprend qu'il fut un bon Musulman zélé pour sa religion. Au reste , le caractère de Philosophe , n'exclut peut-être pas la croyance en une religion quelconque. Sa bonté , sa clémence n'en sont que plus étonnantes ; surtout si on les compare à la fureur des Chrétiens , qui professaient une religion plus sainte & plus paisible.

Quelle preuve plus éclatante d'une plus sublime Philosophie, que celle qu'il donna en mourant ? Tranquille & calme dans ce moment terrible , où quelquefois le sage lui même s'épouvante , Saladin voulut , de son lit de mort , informer les hommes du néant des grandeurs & de la gloire. Au lieu du drapeau qu'on élevait devant son Palais , il fit porter le drap destiné à l'enfouir : celui qui tenait ce lugubre étendard , eut ordre de crier à haute voix : » voilà ce » que Saladin vainqueur de l'Orient emporte de ses » conquêtes. » Quelques historiens ont assuré qu'il laissa des aumônes égales , aux pauvres Mahométans , Juifs

& Chrétiens ; voulant fans doute faire entendre , par cette sage distribution , que tous les hommes font fiers , quelle que foit leur religion , & que pour les foulager , il ne faut jamais s'informer de ce qu'ils croient , mais de ce qu'ils fouffrent.

Saladin n'était pas né avec la paffion de la guerre. Ayoub fon pere l'entraîna , malgré lui , dans les Camps. Les circonftances l'y enchainèrent ; il fe vit forcé de devenir un Conquérant. Son caractère était naturellement doux & pacifique. On ne peut affez admirer la clémence avec laquelle il traita toujours les ennemis cruels qu'il eut à combattre. La barbarie des Chrétiens ne l'empêcha jamais de leur pardonner , quand il les avait vaincus. On le vit plus d'une fois envoyer des vivres en abondance à fes ennemis qui lui demandoient grace , & les nourrir généreufement , quand il pouvait les détruire. On le vit plus d'une fois , & entre autres , après le fiége de la Ville de Krak , racheter de fon propre trésor , les femmes , les enfans des braves Chrétiens qui les avaient vendus pour foutenir ce fiége , & leur faire diftribuer à tous , des fomme proportionnées à leurs pertes & à leurs befoins. On fçait de qu'elle bonté il ufa avec les habitans de Jérufalem. Il entra dans cette Ville , non comme un vainqueur , mais comme un Souverain dans la Capitale de fes Etats. Aucun acte d'hoftilité ne troubla fon paifible triomphe. Il fit laiffer dans les hopitaux tous les malades qui s'y

trouvaient , & ordonna qu'ils fussent traités à ses dépens. » Ce Sultan généreux délivra mille pauvres » à la prière de son frere Seif-Eddin Adel , & mille » autres , à la sollicitation de Balean. Vous avez fait » leur dit-il , votre aumône l'un & l'autre : il est » juste que je fasse la mienne. Publiez dans la ville » que tous les pauvres peuvent en sortir , & que » je leur accorde la liberté. « . * Tous les prisonniers réclamés par leurs femmes , leurs filles ou leurs meres , furent délivrés par Saladin. Tous les malheureux qui se présentèrent devant lui , reçurent de l'argent ou des secours. Que l'on compare sa conduite avec celle des Croisés , qui lorsqu'ils se rendirent maîtres de Jérusalem , en égorgèrent tous les habitans , & que l'on juge.

O grand Saladin , puisque tu scus pardonner , reçois ici l'hommage que je rends à tes vertus. Ce fut pour célébrer l'admiration que tu m'as inspirée que j'entrepris ce faible ouvrage. O grand homme , je voulus rendre publiques , les larmes que tu m'as fait répandre. Mais hélas ! Ce monument que je consacre à ta gloire , périra peut-être bientôt , avec les faibles mains qui l'ont dressé. On ignorera jusqu'au nom de l'être sensible qui vint honorer ta mémoire. N'importe : j'ai satisfait mon cœur. J'ai du te rendre grace d'avoir épargné le sang des hommes.

* Histoire de Saladin. Ouvrage écrit avec Philosophie & plein de recherches sçavantes.

ARGILLAN,

O U

LE FANATISME
DES CROISADES ;
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES.



A C T E U R S.

SALADIN , *soudan de Jérusalem.*

ZELIMERE , *fille de Saladin.*

ROSEMOND , *ancien Roi de Sicile , prisonnier
à la Cour de Saladin.*

ARGILLAN , }
SANDOMIR , } *filz de Rosemond.*

SELIME , *confidente de Zelimère.*

GERNAND , *ancien sujet de Rosemond.*

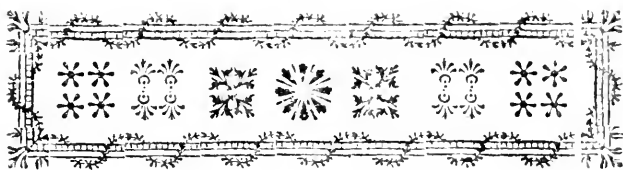
OSCAR , *Confident d'Argillan.*

UN EMIR.

SUITE DE SALADIN.

SUITE D'ARGILLAN.

La Scene est à Jérusalem , dans le Palais de Saladin.



ARGILLAN,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
ROSEMOND, GERNAND.

GERNAND.

J'ARRIVE dans Solime , & dès le premier pas ,
Le ciel , après vingt ans , vous remet dans mes bras.
Rosemond, est-ce vous ? O mon Prince ! ô mon maître !
Mon œil avidement cherche à vous reconnaître :
Hélas ! ces tristes yeux vous ont souvent pleuré.
Que l'âge & les malheurs vous ont défiguré !
Mais parmi tant de maux où le sort vous condamne ,
Pourquoi vous rencontrai-je en cette Cour profane ?

A ij

Pourquoi , triste & déchu du rang des Souverains
 Languissez-vous ici , méconnu des humains ?
 Tandis que dans ces lieux votre lente justice ,
 D'un lâche usurpateur , néglige le supplice ,
 Votre sceptre à la main , il triomphe des loix.
 L'insolent revêtu de la pourpre des Rois ,
 Paissible le front ceint d'un diadème auguste ,
 A profané le trône où s'asseyait le juste.
 Qu'il tremble : un Dieu vengeur vous confie à ma foi.
 J'irai , j'annoncerai que j'ai trouvé mon Roi.
 Mais que dis-je ? Sortez de cette nuit profonde ,
 Redemandez le trône , & montrez-vous au monde.
 Souffrez , Seigneur , souffrez que ma fidèle main ,
 Dans le camp des Chrétiens conduise un Souverain ;
 Que j'amène à leurs yeux un Prince magnanime ;
 Honorez un sujet de cet emploi sublime.
 Votre auguste misere excitant les douleurs ,
 Ira contre un tiran soulever des vengeurs.

R O S E M O N D.

Gernand , j'honore en toi cette noble constance.
 Il n'est plus tems ami , de parler de vengeance.
 Vien : satisfais des soins & des vœux plus pressans ;
 Ah ! parle moi plutôt de mes tristes enfans.
 Vivent-ils ? De leur sort daigne instruire leur pere ;
 Sans doute ils ont rejoint leur déplorable mere ,
 Et d'un frere barbare...

G E R N A N D.

Ils respirent tous deux.

ROSEMOND.

Mes fils ! ciel ! à ce point combles-tu tous mes vœux ?
Par quel prodige , ami , que je ne puis comprendre ,
Épargnat-il un sang qu'il brûlait de répandre ?

G E R N A N D.

Le bruit de votre mort , du crime affreux signal ,
De votre épouse en pleurs hâta l'instant fatal.
Elle expire , & ses fils , l'espoir de votre race ,
Disparurent soudain sans laisser nulle trace.
Cessant de feindre alors , l'audacieux Onfroi
Porte un pied téméraire au trône de son Roi.
Soit que toujours le ciel qui garde sa victime
Aveugle un scélérat au milieu de son crime ,
Soit que de leur berceau ces timides enfans
Ne pussent l'effrayer de leurs cris innocens ,
Le perfide épargnant des victimes si chères ,
Confia leur enfance à des mains étrangères.
De ces Princes longtems perdant le souvenir
Paissible , sans allarme il les laissa grandir.
Aujourd'hui ces guerriers dont la valeur l'étonne
Viennent l'épouvanter en passant près du trône.
Allarmé de son rang , redoutant ses grandeurs ,
Il les écarte : il craint dans ses lâches terreurs
Qu'un secret échappé de la nuit du silence ,
Sur son coupable front n'attire la vengeance.
Un Dieu , sans doute , égare & trompe l'insensé :
Je le vois : son supplice est déjà commencé.

6 A R G I L L A N ,

Je vois qu'au trait vengeur le tiran est proie.
Dans vos bras paternels l'imprudent les envoie ,
Et d'un prétexte saint déguisant ses frayeurs....

R O S E M O N D.

Que dis-tu ? Quoi, mes fils !..J'oublirais mes malheurs.
Je verrais mes enfans ! mon cœur se sent renaître.
Ah ! ciel ! que deviendrai-je en les voyant paraître ?

G E R N A N D.

Huit fois j'ai vû du jour les rayons bienfaisans
Depuis que dans le camp l'ainé de vos enfans
Est venu des Chrétiens rassurer le courage.
Chevalier valeureux , plein des feux du jeune âge ,
L'intrépide Argillan , par d'illustres exploits
De la Religion vient soutenir les droits.
Il vient à Saladin redemander Solime ,
Reclamer ces lieux saints que l'infidèle opprime.
Mais je crains le méchant qui le suit aux combats.
Par-tout l'affreux Oscar accompagne ses pas.
Oscar , cet ennemi , ce fourbe , cet impie ,
Lui , qui de votre épouse....

R O S E M O N D.

O crime ! ô barbarie !

Que nos yeux vigilans découvrant ses desseins ,
Garantissent mon fils de ses perfides mains.
Ami d'une famille illustre , infortunée ,
Du second de mes fils quelle est la destinée ?
Parle.

G E R N A N D.

Il brillait , Seigneur , au rang des Chevaliers ;
Quand un combat funeste à l'un de nos guerriers
Le fit d'un ennemi triompher avec gloire.
La mort allait punir sa fatale victoire.
Il a fui dans ces lieux les Chrétiens courouçés.
Le terrible anathême & ses foudres lancés
Jusques dans sa retraite ont atteint le coupable.

R O S E M O N D.

Qu'entends-je ? Nomme-moi ce guerrier formidable ;
Sandomir n'est-il point ce jeune infortuné ?

G E R N A N D.

Oui ; lui-même , Seigneur.

R O S E M O N D.

Mon cœur l'a deviné.

Sandomir est mon fils ! ô nature ! ô tendresse !
Je le vois , je l'entens , je lui parle sans cesse.

Tu me vis enivré d'un funeste poison ,
Quand l'exemple des Rois égarant ma raison
Insensé je courus les champs de la Syrie.
Désertant la Sicile , & loin de ma patrie ,
J'emportai dans ma fuite , à la honte d'un Roi ,
Le tribut des bienfaits qu'elle attendait de moi.
Noradin nous surprit durant une nuit sombre.
Envain nos Chevaliers combattirent dans l'ombre .
Je tombai dans ses mains parmi tant de héros.
Je me vis enfermé dans le fond des cachots.

O tems de ma misère ! ô tems de ma souffrance !
 Vainement de la mort j'implorai l'inclémence.
 Révolté de mes maux , détestant mes revers ,
 Je repoussai la main qui m'apportait des fers.
 Je frémis d'habiter ces abîmes funèbres ,
 De me sentir vivant dans l'horreur des ténèbres.
 Chaque jour sans relâche un secours odieux
 Conserva sans pitié les jours d'un malheureux.

Le sort renouvellait sur ma prison profonde ,
 Les fantômes changeans du spectacle du monde.
 Tandis que je languis , oublié des humains ,
 Mon superbe vainqueur termine ses destins.
 Saladin lui succède , & saisit sa couronne.
 L'un descend au tombeau , l'autre s'élève au trône.
 Tout-à-coup les cachots s'ouvrirent devant moi.
 Ce héros accourant au secours de ton Roi ,
 M'aborde , & d'une main sensible à ma misère ,
 Me prit , me ramena mourant vers la lumière.

Je rencontraï mon fils. Les décrets éternels
 Sans doute l'ont conduit dans mes bras paternels.
 Je l'aimai , je sentis une volupté pure.
 Tout mon être à la fois pressentait la nature.
 Ah ! je cède le trône & le fatal honneur
 De périr malheureux au sein de la grandeur.

GERNAND.

Vous laissez un tiran paisible dans sa rage ,
 De vos tristes enfans dévorer l'héritage !

Veux-tu que j'entre encore aux combats inhumains
Faible , portant un glaive en mes tremblantes mains ?
Que je montre un vieillard épris d'une couronne ,
Qui se fatigue encore à monter sur un trône ?
Et se pare aujourd'hui , fragile Souverain ,
De vaines dignités qu'il faut rendre demain.
Faut-il donc pour goûter la volupté suprême
Se traîner sous la pourpre & sous un diadème ?
Écoute : à mes enfans que leur pere caché
Semble un homme ordinaire à leur sort attaché ,
Que gardant mon secret avec persévérance...
Le pourrai-je endurer ce terrible silence ?
Me priver sans pitié de leurs embrassemens ,
Muët , n'oser jamais les nommer mes enfans...
M'aimeront-ils dumoins ? Ah ! dans leur ignorance
Peut être ils me verront avec indifférence.
N'importe , il faut se taire ; il faut loin de leurs yeux
Écarter prudemment un secret dangereux.
Quand je ne serai plus , tu leur feras entendre
Quel fut cet inconnu si fidèle & si tendre.
Di que j'étais celui qui leur donna le jour ,
Di combien j'eus de peine à cacher tant d'amour ;
Et lorsque déplorant l'infortune d'un pere ,
Tu verras mes enfans enflammés de colere ,
Menacer de mes maux le criminel auteur ,
Va , cours : au nom d'un pere arrête leur fureur ;

Aux mains de mes vengeurs dérobe le coupable.
Cher ami , le barbare est assez misérable.
Le remord dévorant saura bien le punir :
Il est des criminels qu'il faut laisser périr.

G E R N A N D.

Mais , songez - vous ?...

R O S E M O N D.

Le ciel inflexible & sévère

Lui refusa toujours le bonheur d'être pere.
Dès qu'il tombe d'un rang qu'il ne peut refigner ,
Les héritiers du trône ont seuls droit de regner.

G E R N A N D.

Monarque généreux dont la vertu me charme !

R O S E M O N D.

Mais parmi tant de joie un nouveau soin m'allarme.
Mon fils est surmonté d'un fatal ascendant.
Ami , d'un premier feu je crains l'empportement.
Il vient : de Zelimère il cherche la rencontre.
Sa flâme à tous les yeux se décèle & se montre.
Son œil appesanti s'ouvre avec peine au jour.
Il meurt : il est vaincu par le fatal amour.



SCENE II.

ROSEMOND, SANDOMIR;
GERNAND.

ROSEMOND.

ENVAIN de vos ennuis vous cachez l'amertume,
Seigneur, j'ai deviné le mal qui vous consume,
Zelimère...

SANDOMIR.

Il est vrai : mon cœur subit ses loix.
Le jour que je la vis pour la première fois...

ROSEMOND.

Téméraire, arrêtez.

SANDOMIR.

Mon amour vous offense !

ROSEMOND.

Ah ! puis-je à vos erreurs attacher l'innocence ?
Il faut vous préparer à ne la plus revoir.
O jeune homme imprudent, quel est donc votre espoir ?
Voulez-vous aux Chrétiens instruits de vos faiblesses
Faire voir sans pudeur vos honteuses tendresses ?
Tandis que sous ces murs une foule de Rois,
Accourt se signaler par d'illustres exploits,
Vous irez, vil jouet d'une ardeur criminelle,
Vous traîner tous les jours aux pieds d'une infidèle !

S C E N E I I I.

ROSEMOND, SANDOMIR ;
ZELIMERE, SELIME.

ROSEMOND, *Sandomir veut courir
au-devant de Zelimère, Rosemond l'arrête.*

O U voulez-vous aller , téméraire ?

SANDOMIR.

A ses pieds.

ROSEMOND.

Si vous êtes Chrétien , fuyez , Seigneur , fuyez.

(Sandomir paraît effrayé.)

ZELIMERE.

D'où provient à ma vue un trouble que j'ignore ?
Sandomir.

SANDOMIR.

Zelimère !... Adieu... Je vous adore.

(il sort.)

ZELIMERE.

Il m'évite ! ah ! je vois , je fais son attentat.

Pourquoi cette frayeur , s'il n'est point un ingrat ?

Est-ce ainsi qu'il répond à mon impatience ?

Sans doute il me trahit , puisqu'il craint ma présence.

TRAGÉDIE.

15

Voilà donc cet amour tant de fois attesté !

Il mentait : son désordre a dit la vérité.

(*A Rosemond.*)

Dangereux ennemi qui fais trop le séduire ,

Quel est donc ce plaisir que tu prends à me nuire ?

Je pensais que du moins les mortels odieux

Avaient leurs derniers ans pour être vertueux.

SCENE I V.

SALADIN, ROSEMOND, ZELIMERE:

ZELIMERE.

AH , mon pere , venez : un perfide m'outrage.

J'ai vû la trahison peinte sur son visage.

Il me fuit : c'est envain que tu veux m'éviter ,

Je te suis ; devant toi je cours me présenter ,

Mais , Seigneur , c'est à vous de venger mon injure

Pourquoi dans ce Palais retirer un parjure ?

Pourquoi chérissez-vous ce vieillard dangereux ?

C'est lui qui l'encourage à nous tromper tous deux.

SALADIN.

Vous ! qu'entends-je ? à ce point pourriez - vous mé-
connoître...

ROSEMOND.

Moi ! Ciel !

ARGILLAN,
ZELIMERE.

Oui , croyez-moi : ce Chrétien est un traître.
(Elle sort.)

SALADIN.

Quoi , Seigneur , vous que j'aime ; après tant de bien-
faits ,

Semez-vous la discorde au fond de mon Palais ?

Quoi , dans l'Europe entière & dans tout mon Empire
N'est-il pas un Chrétien qui ne cherche à me nuire ?

ROSEMOND.

Vous me connoissez mal : ah Seigneur , arrêtez :

Du moins , il est un cœur sensible à vos bontés.

Illustre Saladin , votre vertu me touche ,

Allez : tous les Chrétiens n'ont pas un cœur farouche.

Rarement comme vous ils furent généreux.

Dans une loi plus sainte ils sont moins vertueux ,

Mais quand l'œil alarmé veillant sur la jeunesse

D'un guerrier imprudent dont le sort m'intéresse ,

J'enhardis son courage à ce fatal combat ;

Gardez-vous de penser que je sois un ingrat.



SCENE V.

SALADIN, UN EMIR.

L'EMIR.

SEIGNEUR, vers les remparts un Chevalier s'avance,
Il arrive, & d'un front où se peint l'arrogance
Dans les murs de Solime il veut être introduit.
Superbe, il ne dit point quel dessein le conduit.
Mais moi, d'un ton de voix qui bravait son audace ;
J'ignore, si l'on veut t'accorder cette grace,
S'il te sera permis de voir nos citoyens,
Je vais le demander au vainqueur des Chrétiens.
Avec la vérité si le soupçon s'accorde,
Ce Chrétien dans nos murs vient semer la discorde.

SALADIN.

Quoi, toujours des combats? des spectacles d'horreur
Où le glaive à la main, le farouche vainqueur
Teint d'un sang malheureux, se croit couvert de
gloire!
Où le meurtre de l'homme est traité de victoire!

L'EMIR.

Plaignez-vous des brigands? pourriez-vous regretter?.

SALADIN.

Ami, s'ils sont cruels, dois-je les imiter?

Quoi , toujours pardonner ! ô fatale clemence !
Vous n'osez prononcer le nom de la vengeance !
Quand ces bourreaux armés pour nous percer le flanc
Laiissent de toutes parts des vestiges de sang ,
Quand partout , égorgés au sein de leur patrie ,
Le sang de vos sujets inonde la Syrie ,
Vous craignez d'immoler , de frapper ces tyrans !
Vous épargnez le meurtre & la mort des brigands !
Sur votre auguste front devenu plus sévère ,
Mon œil ne vit jamais se peindre la colere.
Ne puis-je , de votre ame aigrissant la douceur ,
Porter toute ma haine au fond de votre cœur ?
Dans vos États sanglans témoins de tant de crimes ,
On ne peut faire un pas sans fouler leurs victimes.
Près de Ptolémaïs , cinq mille infortunés ,
Sans pitié , sans défense au glaive abandonnés ;
Les enfans , les vieillards & les femmes timides
Tombant également sous leurs mains homicides :
Seigneur , de tant d'excès daignez être frappé ;
Nul vaincu ne se montre à leur glaive échappé.
Dieu le veut , disent-ils : nous vengeons ses injures.
Son nom fort criminel de leurs bouches impures ;
Et parmi les forfaits , le carnage & l'horreur
Ils accusent le ciel d'approuver leur fureur.
Vous vîtes des vieillards accablés d'un long âge
Se traîner chancelans aux plaines du carnage :

Des Ministres de paix entourés de mourans
Courir d'un pas cruel sur les corps expirans.
Un fils dénaturé , fanatique féroce ,
Refusant hautement la rançon de son pere.
Que de fois ranimés , nourris par vos bontés ,
On les vit , se jouant de la foi des traités ,
Revenir contre vous , ardens , pleins de furie ,
Combattre un bienfaiteur qui leur rendait la vie !
Quand la terre tremblant sur ce lugubre bord ,
L'homme se rencontrait sans se donner la mort :
On les vit dédaignant sa secousse profonde ,
Nous poursuivre au milieu des ruines du monde ,
De leur sang odieux ne priver plus nos mains.
Laissez-nous égorger tous ces vils assassins ,
Qu'une étrange fureur , que l'amour de la guerre
Envoie & fait courir jusqu'au bout de la terre.
Tous vos braves soldats , pleins d'un juste courroux
N'attendent qu'un signal pour les immoler tous.

S A L A D I N.

De l'hospitalité la Loi Sainte & Sacrée
Veut qu'ici ce Chrétien trouve une libre entrée :
Gardes , qu'on l'introduise au sein de mon Palais.
Peut-être ce guerrier vient m'annoncer la paix.

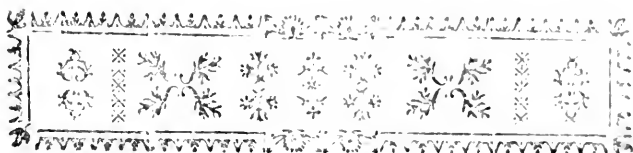
(Seul.)

Souverain Tout-Puissant , c'est ainsi qu'on me nomme,
Hélas ! que puis-je donc pour le bonheur de l'homme ?
Esclave sur le Trône , enchaîné dans un camp ,
Ma puissance se borne à répandre le sang.

B

Diadème des Rois , marque d'un vain Empire ;
Va , je hais ton pouvoir , s'il se borne à détruire :
Si quelque heureux pouvoir en effet t'est commis ,
Adoucis devant moi tous mes fiers ennemis.
De la guerre en ces lieux fais cesser les allarmes ,
Contrains tous ces brigands d'abandonner leurs armes.
Va , tu fais sur mon front un mensonge orgueilleux ,
Je n'ai point de pouvoir , s'il est des malheureux.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

ROSEMOND , OSCAR.

OSCAR,

VOUS , qui de Sandomir gouvernez la jeunesse ,
Sans doute , de son cœur , votre illustre sagesse ,
Des exemples du vice écarte le danger ,
Pardonnez , Argillan prêt à m'interroger ,
Brûle d'être éclairci d'un secret qui le touche.

ROSEMOND.

O Ciel , & l'imprudent le confie à ta bouche !
Organe du mensonge , as-tu donc mérité
Que l'on mît en tes mains l'auguste vérité ?

OSCAR.

Téméraire vieillard , qui sur la foi de l'âge
Hazardes devant moi ces discours qui m'outrage ;
Va , j'excuse un courroux trop prompt à t'enflâmer.
Je fais que ma présence a droit de t'allarmer.

D'un témoin tel que moi tu crains l'aspect auguste.

R O S E M O N D.

L'aspect du criminel doit blesser l'homme juste.

O S C A R.

Toi seul es criminel , toi , qui conduis en paix

Un détestable amour :

R O S E M O N D , *s'approchant de lui.*

Tu parles de forfaits ;

Si je punis un jour ceux dont tu fus complice ,

Tremble que cette main ne t'envoie au suplice.

O S C A R , *troublé.*

Toi !... mortel inconnu , plein de témérité ,

Hâte toi de rentrer dans ton obscurité ,

Crains que je ne m'abaisse à punir l'insolence.

R O S E M O N D.

Tu ne peux sans pâlir soutenir ma présence.

O S C A R.

Quel es-tu pour tenir ces discours outrageans ?

R O S E M O N D.

Ne sens-tu pas en moi l'ennemi des méchans ?

O S C A R.

Tu te laisses tromper au dessein qui te guide.

R O S E M O N D.

Tu ne peux m'échapper , je te connois , perfide.

O S C A R.

Je ne peux t'échapper ! tu m'oses aborder

Pour venir , follement pensant m'intimider ,

Prodiguer à mes yeux une vaine menace.
 Je regarde en pitié ta ridicule audace ,
 Mais si tu me connais, oses-tu m'outrager ?
 Tu fais combien mon cœur se plaît à se venger.
 Je jure ici ta perte : il faut que je l'obtienne.

R O S E M O N D.

Ce Ciel , ce juste Ciel me répond de la tienne.

O S C A R.

Argillan m'entendra , saura la vérité.
 Je peindrai Sandomir dans le crime arrêté ,
 Je dirai quelle main dans le piège l'attire.
 Nous verrons qui de nous connaît mieux l'art de nuire.

R O S E M O N D.

Je montrerai l'abîme où tu conduis tes pas ,
 Je lui dirai qu'un fourbe...

O S C A R.

Il ne te croira pas.

R O S E M O N D.

Il croira tes forfaits : sois sûr de sa vengeance.
 Tu fais que je te perds si je romps le silence.
 Tu te troubles , barbare , & tu baisses les yeux.

O S C A R, *à part.*

Juste Ciel ! je frémis.

R O S E M O N D.

Repens-toi , malheureux,

Il est pour le méchant un juge épouvantable
 Le suplice souvent rencontre le coupable.

Bijj

S C E N E I I.

O S C A R , *seul.*

QUEL est donc ce vieillard terrible & menaçant ?
Je vois qu'il me connaît : fatal événement !
Quel œil a pénétré le voile épais & sombre
Des forfaits que ma main avait cachés dans l'ombre ?
Quoi, le crime cherchant une horrible clarté ,
S'échappe donc toujours de son obscurité !
Sans doute il va me perdre en me faisant connaître.
Saisissons cet instant. Argillan va paraître.
Courons aigrir son cœur de mille affreux soupçons.
Pour couvrir des forfaits il faut des trahisons.
Excitons la discorde : armons-le contre un frère ;
Sauvons en les perdant l'assassin de leur mère.
Argillan me foumet ses transports violens ;
Souverain absolu , je gouverne ses sens.
L'abordant dans la nuit , au milieu des ténèbres ,
Souvent je l'ai frappé par des accens funèbres ;
J'ai rempli de terreur ce crédule mortel
Invisible , dictant les vœux du Ciel.



SCÈNE III.

ARGILLAN , OSCAR.

ARGILLAN.

JE te salue , ô Terre en merveilles féconde ,
Lieux saints , lieux révévés où le Maître du monde
Accomplissant sur nous ses étonnans desseins ,
Vint en simple mortel changer tous nos destins.
Demeure auguste & sainte aujourd'hui profanée !
Pleurons Jerusalem captive , abandonnée.
O Reine des Cités , aujourd'hui dans les fers ,
Tes murs sont désolés , tes Temples sont déserts.
Des fidèles Chrétiens tu n'ès plus la patrie.
Le Juste a disparu , la race de l'Impie
Nombreuse , fortunée , a rempli tes remparts ,
Triomphe insolemment & vit de toutes parts.

OSCAR.

Saladin brave en paix la vengeance céleste.

ARGILLAN.

Insolens ennemis , peuple que je déteste ,
Ton triomphe frivole est loin d'être achevé ,
L'implacable Argillan t'est encor réservé.
Je puis rendre ta gloire & tes conquêtes vaines ,
Mon sang pour te combattre est entré dans mes veines.

A R G I L L A N ,
O S C A R.

D'un saint & noble espoir tout mon cœur s'est rempli.
Vous êtes ce Guerrier que le Ciel a choisi
Pour frapper l'Infidèle & délivrer Solime.

A R G I L L A N.

S'il daigne seconder le zèle qui m'anime ,
S'il se plaît aux fureurs qui nous enflâment tous ,
Partout le Musulman va tomber sous nos coups.
Nous vaincrons.

O S C A R.

Conservez ce généreux courage ;
Qu'au milieu des Guerriers , victimes de sa rage ,
L'Infidèle par tout , sur la terre étendu ,
Venge un sang précieux par ses mains répandu.

J'ai vû cinq cents Héros enflâmés par la gloire ,
A vingt mille Brigands disputer la victoire.
J'ai vû , fûrs de périr , ces braves Chevaliers
Se suivant , s'engloutir dans des flots de Guerriers.
Maillé survivait seul à leur défaite entière ,
Maillé couvert d'honneur , de sang & de poussière.
Tel un glaive à la main , l'Ange exterminateur
Sur un peuple proscrit frappait d'un bras vengeur
Tel j'ai vû ce Héros terrible en sa vengeance.
Luttant , seul il s'oppose à cette foule immense.
Je les ai vus frappés , tombans de toutes parts ,
Rouler autour de lui sur la poussière épars ,
Et le précipitant sur leur troupe allarmée ,
Son glaive étincelant brava toute une armée.

Enfin Maillé vainqueur , laissé , n'en pouvant plus ,
Succombe triomphant au milieu des vaincus.
On se presse , on l'entoure , on vante sa vaillance ,
On touche avec respect , on admire en silence
La redoutable main d'où partait le trépas ;
On le prend pour un Dieu qui préside aux combats.

ARGILLAN.

Et moi je vis encor , Ciel témoin de mes larmes !

OSCAR.

Chacun veut hériter du débris de ses armes.
On se dispute alors ces tronçons , ces lambeaux ,
Ces restes révéérés qu'a touchés le Héros.
On a vû des époux , contraints par la misère ,
Vendre aux vils Sarrazins leurs enfans & la mere ,
Et d'un siège cruel soutenir les horreurs
Avec un triste pain qu'ils arrosaient de pleurs.
Vous n'avez pas souffert l'insulte & les bravades
Qu'il fallut endurer près de Tibériades.
Lieux où j'ai vû périr , & dans leur sang plongés ,
Trente mille Guerriers par le fer égorgés !

ARGILLAN.

Ciel !

OSCAR.

Saladin armé d'un œil inexorable ,
Sur ces plaines de sang régnait impitoyable.

ARGILLAN.

Cruel , tu sentiras mon implacable main :
Dieu vengeur , je fais vœu de lui percer le sein.

Peignez - vous Saladin , ce partisan du crime ;
Ce fier usurpateur triomphant dans Solime ;
L'étendart des Chrétiens par leurs cris insulté ,
Jouet de ces Brigands en triomphe porté.

A R G I L L A N.

Quoi ! les Chrétiens suivant ce coupable cortège ,
N'osèrent l'enlever de leur main sacrilège !
On ne les vit donc point élancés au combat ,
Tuer , frapper , punir cet horrible attentat ?

O S C A R.

Les Chrétiens consternés gémissaient en silence.

A R G I L L A N.

Quoi , loin de s'exciter l'un l'autre à la vengeance
Ils pleuraient consternés ? Ah ! tu me fais rougir.
Un lâche est consterné quand il craint de mourir.
Où sont-ils des Brigands ces Héros homicides ,
Que l'aspect du trépas rendait plus intrépides ?
Je ne m'étonne plus qu'un Dieu juste , aux malheurs
Abandonne à son tour ses lâches défenseurs.
Ils ont pu supporter cet excès d'infâmie !
L'impie en son forfait n'a point laissé la vie !
Ah que n'étais-je ici ? Quels lieux m'ont arrêté
Quand tu fus le témoin de cette impiété ?
Moi seul j'eusse attaqué cette foule insolente.
J'eusse appelé sur eux la foudre étincelante.
Nul de ces scélérats ne se fût échappé.
On aurait vu par tout le Musulman frappé ,

L'Infidèle abbatu sous un Dieu qui se venge,
Soudain s'anéantir sous une forme étrange.

O S C A R.

Sandomir vit en paix parini ces ennemis.
Que dis-je ?... Sçavez-vous de quel amour épris...

A R G I L L A N.

Que parles-tu d'amour ? Quel langage funeste !
Est-il un Musulman que son cœur ne déteste ?

O S C A R.

Il aime Zelimère, & ce jeune imprudent
Se pare dans ces lieux du nom de son Amant.

A R G I L L A N.

Lui ! mon Frere ! ah Barbare : ô désespoir extrême :
Ce n'est donc point assez que frappé d'anathème
Il offre à tous les yeux un spectacle d'horreur,
Le perfide ajoutant le crime au deshonneur...
Qui t'a dit que traînant une coupable chaîne,
Mon Frere... Ah ce nom seul me répond de sa haine.

O S C A R.

Un viellard inconnu corrompt ses jeunes ans ;
Au chemin des forfaits le mène en cheveux blancs.
Lui seul lui suggéra le mépris de la gloire.

A R G I L L A N.

Mon Frere ! il se pourrait... Non je ne puis le croire.
Quoi , dis-tu , le perfide... Il oserait aimer...
Ami , que ma colere est prompte à s'enflâmer !
Il ne peut m'éviter , je sçaurai le confondre.
Je veux l'interroger , le forcer de répondre.
S'il o fait avouer un amour plein d'horreur...
Cette effroyable idée épouvante mon cœur.

S C E N E I V.

SALADIN , ARGILLAN , OSCAR ,
UN EMIR.

SALADIN.

LEs Chrétiens font-ils las d'ensenglanter la terre ?
Que viens-tu m'annoncer ? Parle : instruis-moi.

ARGILLAN.

La guerre.

SALADIN.

Souhaits trop impuissans , espoir qui m'as trahi ,
Vous me flattiez envain , je vois....

ARGILLAN.

Ton ennemi.

Musulmans , peuple objet d'une haine constante ,
Je vous déclare à tous une guerre sanglante.
Saladin , cette main t'apporte des revers ,
C'est pour toi que j'accours au bout de l'univers.

SALADIN.

Dis-moi , quel est ton nom ? Chrétien impitoyable.

ARGILLAN.

Quoi , ne connais-tu point Argillan l'implacable ?
Que t'importe mon nom ? Tu fais mes sentimens ,
Nomme-moi l'ennemi de tous les Musulmans.
Héros que moissonna la main de ce barbare ,
Amis , à l'en punir Argillan se prépare.

Il ne vous trahit point marchant sur vos tombeaux.
 Je jure que ce fer n'aura point de repos
 Avant qu'il ait vengé des guerriers magnanimes ,
 Mon bras sur vos tombeaux va sèmer les victimes.
 Vous ne me verrez point lâche au champ de l'honneur;
 Sentez-vous la présence & les pas d'un vengeur ?

S A L A D I N.

Ainsi donc des troupeaux de monstres sanguinaires
 Avec toi de l'Europe ont franchi les barrières
 Pour venir replonger dans l'horreur des combats
 Le paisible habitant de ces tristes climats.
 Tu viens rompre la trêve aux Chrétiens accordée,
 Et refusant la paix qu'ils m'avaient demandée...

A R G I L L A N.

Ils demandent la paix , & Solime est aux fers !
 Non : pour la délivrer , j'ai franchi les deserts.
 Di : quel est ton espoir , & qu'oses-tu prétendre ?
 Veux-tu long-tems encor refuser de la rendre ?

S A L A D I N.

Le vaincu , d'un triomphe oubliant tous les droits ,
 Jamais à son vainqueur imposa-t-il des loix ?

A R G I L L A N.

Tu t'enorgueillis bien d'un frivole avantage
 Que tu dois au hasard bien plus qu'à ton courage.
 Tu te nommes vainqueur ; ce nom t'est-il permis ?
 Attends : tu le prendras quand tu m'auras soumis.
 Mais je dois t'avertir que je suis loin de l'être.
 Tandis que de ces lieux ton orgueil te croit maître ;

L'étendart est déjà déployé dans les airs.
 D'innombrables guerriers les chemins sont couverts.
 Pour punir tes forfaits , l'europe est sous les armes ,
 Le mari se dérobe à son épouse en larmes ,
 La mere pleure un fils échappé de ses bras ,
 Le fils arme son pere & l'entraîne aux combats.
 De leurs trônes par-tout les Souverains descendent.
 Hors d'europe à grand bruit tous ces flots se répandent.
 Par-tout le fer s'apprête à changer ton destin ,
 On rencontre par-tout l'homme un glaive à la main.
 On a vu des enfans déjà pleins de courage ,
 Essayer de combattre & de vaincre leur âge ,
 S'attrouper dans nos champs, s'armer de boucliers ,
 Ceindre à l'envi le glaive, & marcher en guerriers.
 Sais-tu bien qu'on a vu ces soldats dans l'enfance
 Pénétrer des États la profondeur immense,
 Diriger contre toi leurs pas faibles & lents ,
 Et montrer aux deserts de frêles combattans.

S A L A D I N.

Quoi , des enfans armés ! quel excès de démente !

A R G I L L A N.

Et tu crois des Chrétiens éviter la vengeance.
 Tu te troubles , barbare , & je lis tes frayeurs.

S A L A D I N.

Malheureux , ah ! je plains tes étranges fureurs.
 Je crains peu tes Chrétiens & leur foule terrible ;
 Je les braverai tous d'un front calme & paisible.

Non, jamais devant eux tu ne me verras fuir ;
Va , Saladin est homme ; il apprit à mourir.
Mais d'un plus juste effroi je ne puis me défendre ,
Et je pleure le sang que mes mains vont répandre.
Écoute & pèse encor tes funestes desseins.
Il est des imposteurs qui trompent les humains.
Je fais que tes fureurs ne sont point ton ouvrage.
Je fais qu'on t'inspira tous ces transports de rage.
Cruel , si tu voulais ... mais ton œil irrité ,
Pressent que je te veux parler d'humanité.
Eh bien , cours au tombeau que ton culte révere ;
Demande ; est-il permis d'assassiner mon frere ?
Mais pour désapprouver une horrible fureur ,
Ne suffirait-il pas de consulter ton cœur ?

ARGILLAN.

C'est de l'avis des cieux que je fers leur vengeance.
Si ce tombeau terrible interrompt son silence ,
Je prévois sa réponse , & mon cœur est certain
Qu'il va me commander de te percer le sein.

L'EMIR.

O toi , dont je ne puis endurer la menace ,
Ah ! s'il m'était permis d'abaisser ton audace ,
Va , cette main saurait t'apprendre à respecter
Le sublime vainqueur que tu viens insulter..
Illustre Saladin , votre auguste clémence
De ces vils ennemis enhardit l'insolence.
Je demande à vos pieds l'honneur de vous venger ;
De punir un Chrétien qui vous ose outrager.

A R G I L L A N ,
S A L A D I N .

Je ne puis approuver le courroux qui t'anime.
Ce transport , il est vrai , peut être légitime ,
Mais apprends à te vaincre , & retiens qu'un soldat
Ne doit verser de sang qu'en un jour de combat.
Toi , renonce aux perils d'une guerre inutile.
Mon palais cette nuit te présente un asile.
Adieu : daigne adoucir tes transports furieux ,
L'homme seroit en paix , s'il était vertueux.
(*L'Emir & Argillan se regardent avec indignation.*)

S C E N E V .

Z E L I M E R E , A R G I L L A N .

Z E L I M E R E .

Vous êtes donc celui de qui la voix sévère
Redemande un mortel que l'on dit votre frere.
On dit que l'arrachant du sein de ce palais ,
Vous venez de ces lieux l'enlever pour jamais.

A R G I L L A N .

Tel est , n'en doutez point , le dessein qui me guide.

Z E L I M E R E .

Eh bien , que tardez-vous d'emmener un perfide.
Je ne demande point s'il consent de partir ,
L'ingrat est toujours prêt quand il faut me trahir.

A R G I L L A N .

TRAGÉDIE.

33

ARGILLAN.

Qu'entends-je ? Un tel discours & m'étonne , & m'offense ,

Et je rends grace au ciel de son indifférence.

Son cœur doit vous haïr , & loin de l'en blâmer ,

Je faurais le punir s'il osait vous aimer. (*Il sort.*)

ZELIMERE.

Va , cruel , sois content , le perfide m'abhorre.

SCÈNE VI.

ZELIMERE , SANDOMIR :

SANDOMIR, *au fond du Théâtre.*

JE la vois : Dieu ! fuyons s'il en est tems encore.

ZELIMERE.

Quel trouble à son aspect vient soudain m'agiter ?

Di-moi : jusques à quand prétends-tu m'éviter ?

Tu ne peux m'échapper ; il s'agit de répondre :

Tu te tais ? Qu'un perfide est facile à confondre !

SANDOMIR.

Prenez pour m'écouter un visage plus doux ;

Loin de me regarder d'un œil plein de couroux ,

Plaignez-moi : ces sanglots que vous devez comprendre,

Ce désespoir , ces pleurs que vous voyez répandre ,

Madame , tout vous dit que le sort rigoureux

Loin de vous , pour jamais entraîne un malheureux.

C

Eh , comment endurer cet horrible supplice ?

ZELIMERE.

Te voilà donc enfin convaincu d'artifice.

Je te reconnais bien à ce lâche discours.

Tu fais l'art d'inventer mille odieux détours ;

Mais ils sont découverts : tu ne m'as point trahie ;

Ingrat , je m'attendais à cette perfidie.

Je ne crois point ton front où tu feins la douleur ;

Va , je fais que la joie est au fond de ton cœur.

Penfes-tu que ta fuite & m'afflige & m'allarme ?

Je te verrai partir sans répandre une larme.

Que dis-je ? Je m'empresse à renoncer à toi ;

Il me tarde déjà que tu sois loin de moi.

SANDOMIR.

Je n'en doutai jamais , Madame , je le pense ;

Vous me vîtes toujours avec indifférence.

Cruelle, il est donc vrai que vous trompiez mes vœux ;

J'étais loin de m'attendre à de pareils adieux.

ZELIMERE.

Ah ! perfide Chrétien , tu fais trop le contraire.

Mais, lâche, réponds-moi ; pourquoi veux-tu me plaire ?

Quels droits as-tu sur moi ? Quand tu pars sans retour

Que t'importe en effet ma haine ou mon amour ?

As-tu besoin d'un cœur dont tu fuis la tendresse ?

Tu cherches le plaisir d'outrager ta maîtresse.

SANDOMIR.

Je ne puis supporter ces indignes soupçons.

ZELIMERE.

Ne veut-il pas encore au sein des trahisons

D'un amant vertueux conserver l'apparence ?
 Di : ne voudrais-tu pas me vanter ta constance ?
 Celle que tu trahis ne pourra te blâmer.
 Non , tu n'es point un traître , & tu fais bien aimer.
 Si tu l'oses encor , que ta voix me démente :
 Le perfide est celui qui trahit son amante ,
 Qui pour tromper nos vœux , dans un cœur imprudent
 Porte les feux d'amour & s'enfuit à l'instant.
 Tu te plains du courroux dont mon ame est émue ;
 Je n'en dis pas assez , je suis trop retenue ,
 Traître , qui romps ainsi les sermens que tu fais ,
 Lâche , qui feins l'amour , & qui n'aimas jamais.

SANDOMIR.

Ah ! je vous convaincray que mon cœur vous adore.
 On connaît cet amour dont vous doutez encore.
 J'étais mal préparé contre tant de douleur.
 Ah ! ce bras est tenté de me percer le cœur.
 Cruelle , d'un seul coup terminant mon supplice
 Ce fer pourrait sur moi punir votre injustice.
 Si vous m'aimez, Madame, ah! tremblez pour mes jours ,
 Et je vous avertis du peril que je cours.

ZELIMERE.

Pardonne , cher amant , mon injustice extrême.
 Le reproche est permis quand on perd ce qu'on aime.
 Rejette les conseils qu'on ose te donner ;
 Si tu m'aimes , cruel , peux-tu m'abandonner ?

SANDOMIR.

Qui ? Moi ? Dieu ! quelques soient les conseils qu'on
 me donne ,

C ij

Madame , il n'est pas sûr que je vous abandonne.

ZELIMERE.

Promets-moi de ne point séparer nos destins ,
Donne-moi pour garants les serments les plus saints.

SANDOMIR.

O vous qui connaissez l'excès de mes faiblesses ,
Vous n'avez pas besoin de mes vaines promesses ;
Je me sens arrêté par un charme vainqueur.
Que d'empire le ciel vous donna sur mon cœur !
Moi fuir ! moi délaisser l'amante la plus tendre !
Nul mortel jusqu'ici n'a droit de le prétendre.
J'ai promis , il est vrai , de fuir avec mes fers
Et d'emporter ma chaîne au bout de l'univers ;
Mais que je savais peu ce que j'osais promettre !
Votre esclave en vos mains vient déjà se remettre.
Mes sens à vous braver se sont tous essayés ,
Mais l'amour me surmonte & me jette à vos pieds.
Que mon frere à mes yeux maintenant se présente ,
Je veux en sa présence avouer mon amante.
Ah ! puissai-je le voir s'attendrir à son tour.
Quel cœur en vous voyant ne pardonne l'amour ?

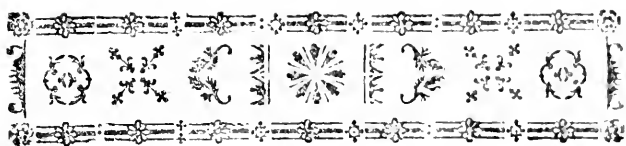
ZELIMERE.

Hélas ! je fors d'un sang que ton frere déteste.
Cher amant , que je crains cet entretien funeste !
Ah ! Dieu ! si le cruel s'opposait à nos feux.

SANDOMIR.

N'importe , je vous aime... il s'agit d'être heureux.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente une nuit. Argillan dormant paraît agité d'un rêve affreux. Il court égaré. Oscar paraît ensuite.

SCENE PREMIERE.

ARGILLAN, OSCAR.

ARGILLAN.

MAHOMET !...quoi le traître aux pieds de son idole !
Leve-toi , téméraire , ou cette main t'immole ,
Mais quel autre appareil impie & criminel ?
Il épouse à mes yeux... Courons , vengeons le Ciel.
Meurs, traître...Son sang coule... En quels lieux égaré..
(*Il donne un coup dans l'air. Il s'éveille aussitôt & jettant
avec effroi son épée il tombe dans un fauteuil.*)

OSCAR.

Ah ! Seigneur , sur vos pas vos cris m'ont attiré.
Quel trouble vous a fait devancer la lumière ?

ARGILLAN , regardant Oscar d'un œil effrayé
Ce glaive n'est-il point teint du sang de mon frere ?
Examine mes mains , m'éveillai-je innocent ?

Ne vois-tu point sur moi des vestiges de sang ?

Ami , tu ne fais pas quelle était ma victime ?

O S C A R.

Votre frere. Le Ciel m'a revelé son crime.

Lui refusez-vous ce qu'il a demandé ?

A R G I L L A N.

Cruel , vous ignorez ce qu'il m'a commandé.

O S C A R.

De punir , d'immoler l'ennemi qui l'outrage.

A R G I L L A N.

Le Ciel t'a donc aussi tenu même langage !

O S C A R.

Il murmure , il se plaint que vous l'abandonnez.

Sa voix s'est fait entendre à mes sens étonnés ,

Et faisant éclater sa terrible colere ,

Parmi ses ennemis a nommé votre frere.

A R G I L L A N.

Toujours dans tes récits j'ai lû la vérité.

Tel est l'avis des Cieux en secret apporté.

Je n'étais plus frappé par les accens funèbres ,

De l'effrayante voix parlant dans les ténèbres ;

Déjà du doux sommeil les précieux bienfaits

A mes sens agités avaient rendu la paix ;

Soudain un songe affreux m'a rempli d'épouvante.

J'ai vû de Sarrafins une troupe insolente :

Mon frere , le crois-tu , mon frere au milieu d'eux

Triomphant , s'avancait d'un œil audacieux.

Je l'ai vû , juste Ciel ! je crois le voir encore
 Encensant à mes yeux l'imposteur que j'abhorre.
 D'une vile idolâtre on l'a nommé l'époux.
 Furieux , je m'élançai & les dispersai tous.
 Comme je les frappais , ardent , plein de colere ;
 Ami , le fer aveugle a rencontré mon frere.
 Ce spectacle d'horreur me poursuit devant toi :
 Tout le sang de mon frere a rejailli sur moi.
 En quels maux le sommeil nous entraîne & nous plonge !
 Mon cœur n'a point de part à cet horrible songe.
 Va , cours : qu'en ce lieu même , où j'ai cru cette nuit...
 Je perde en l'embrassant l'horreur qui me poursuit.
 J'ai besoin de le voir , son heureuse présence
 Rendra seule à mon cœur la paix & l'innocence.

O S C A R.

Arrêtez : frémissez d'un funeste dessein
 Que l'Ange des Enfers a mis dans votre sein.
 Ah Dieu ! d'un criminel redoutez les approches.
 Irez-vous à ce traître épargnant les reproches,
 Rendre le Ciel témoin d'un coupable transport ?
 Caresser un mortel qui mérite la mort ?

A R G I L L A N.

Vous me faites frémir ; la nature peut-être...

O S C A R.

La nature vous trompe en parlant pour un traître.

A R G I L L A N.

Ce songe...

Civ

A R G I L L A N ;

O S C A R.

Doutez-vous de ses avis heureux ?

A R G I L L A N.

Je crois aveuglément tout ce qui part des cieux.

O S C A R.

Vous avez entendu cette voix redoutable ;

Puisqu'il est accusé, sans doute il est coupable.

Pour le crime Argillan n'a-t-il plus de Couroux ?

Le Ciel avait raison de se plaindre de vous.

A R G I L L A N.

Eh bien , qu'ordonnes-tu ? guide ma main tremblante.

Laissez-moi fuir , cruel , la vertu m'épouvante.

O S C A R.

Eh quoi , lorsque le Ciel prend soin de désigner...

A-t-il des ennemis que l'on doive épargner ?

Fuyez , laissez un traître épouser Zelimère.

A R G I L L A N.

Juste Ciel ! Mahomet est le Dieu de son pere !

Toi qui d'un tel Hymen oses m'entretenir ,

Oserais-tu penser que je puis le souffrir ?

J'ignore à quels excès peut s'emporter mon zele.

Ah grand Dieu ! lui ! mon frere, époux d'une infidèle !

Si le traître s'obstine à vouloir t'outrager ,

Qu'il tremble , dans ces lieux je viens pour te venger.

Va , cours , & s'il est vrai qu'il se laisse séduire

Assûre toi du crime & reviens m'en instruire.



S C E N E I I.

ROSEMOND, ARGILLAN.

ROSEMOND, *troublé.*

VOTRE aspect, vos malheurs ont droit de m'attendrir,

Seigneur, contre un méchant je viens vous secourir,

A R G I L L A N.

Est-il donc des méchans ? quelle lâche furie

Pourrait percer un cœur, hélas ! qu'on lui confie ?

D'un crédule mortel qui pourrait se jouer ?

R O S E M O N D.

Il en est, ah je suis contraint de l'avouer ;

Qui s'exercent dans l'art d'égarer l'innocence :

Vous en ferez bien-tôt la triste expérience.

O jeune homme imprudent, croyez-vous vertueux

Cet horrible mortel qui vous fuit en tous lieux ?

Lui qui vous a volé votre auguste naissance,

Lui qui de la révolte embrassant la défense...

A R G I L L A N.

Qu'entends-je ? apprenez-moi ce secret odieux.

Daignez ne point tromper un mortel malheureux.

Qui, lui ! quoi cet Oscar qu'honorait mon estime !

Je ne m'étonne plus si pour cacher son crime

Le traître loin de moi voulait vous écarter.

Cet Oscar me trompait & je n'en puis douter.

Ah de nos entretiens il fuyait la lumière.

C'était pour mieux encore exciter ma colère

Que le fourbe accusant vos secrets sentimens

M'a dit que vous étiez l'ami des Musulmans.

Je m'indigne, Seigneur, du nom dont il vous nomme

Sans doute...

R O S E M O N D.

Ecoutez-moi : je suis ami de l'homme.

A R G I L L A N.

Que dites-vous, ô Ciel ! du moins vous laissez...

R O S E M O N D.

Je ne fais point haïr. Et quoi, vous frémissez !

Mon âge acquit le droit de s'expliquer sans feindre :

Je ne hais point, Seigneur, le mortel qu'il faut plaindre ;

A R G I L L A N.

Oscar, je le vois bien, fut loin de me trahir.

R O S E M O N D.

Répondez-moi, cruel, eh pourquoi se haïr ?

Pourquoi de votre cœur bannir la bienfaisance ?

Quoi toujours des fureurs & jamais de clémence !

J'ai vû dans cette enceinte, à l'ombre des autels

Le fer au nom d'un Dieu poursuivant les mortels.

Les Chrétiens l'encensaient au milieu du carnage

Se croyant vertueux par des transports de rage,

Lui rendaient un hommage effroyable & nouveau,

Se pressaient tout sanglans autour de son tombeau.

Dieu bienfaisant, Dieu bon, vengeur de tant de crimes,
Demandas-tu jamais de semblables victimes?

A R G I L L A N.

Osez-vous me tenir ce langage pervers?
Triomphe, Mahomet, dans le fond des Enfers;
On ose devant moi soutenir ta défense,
O Ciel! & c'est à moi qu'on parle de clémence!
Il faudra donc souffrir que ce fourbe en ce lieu
Usurpe insolemment l'héritage d'un Dieu.
Je n'oserai punir son rival sacrilège.
Votre perfide main m'attendait à ce piège.
Les décrets sont lancés : loin de se révolter
Le glaive se foumet à les exécuter.
Vous qui me défendez d'ensenglanter la terre;
Les déserts ombragés des drapeaux de la guerre
Sont peuplés de soldats prêts à vous accuser;
L'Europe est en chemin pour vous désabuser.

R O S E M O N D.

Farouche adorateur du Dieu de la clémence;
On dirait que ton maître ordonne la vengeance.
Redoute ces transports qui viennent t'enflâmer.
Quoi, tu hais, & ton Dieu te commande d'aimer!
O religion Sainte! ô morale sublime!
Tu n'instruisais pas l'homme à commettre le crime.
Si tu hais Mahomet, renverse ses autels,
Détruis son culte impur, mais pardonne aux mortels.
Quelle est donc ta fureur? écoute-moi, barbare,
Faut-il assassiner ce mortel qui s'égare?

Ton Dieu défend le fer , il venait l'abolir ;
 Ah cruel , si ta main ose encor s'en servir ,
 Apprends à pardonner pour illustrer ta gloire ;
 Sache arrêter le sang des mains de la victoire.
 Les Chrétiens de carnage & de meurtre enivrés
 Devant tout l'Univers se sont deshonorés.
 C'était aux cruautés d'annoncer le mensonge.
 Dans le sang des humains la vérité se plonge !
 Vous semez devant vous l'épouvante & l'horreur !
 Quel moyen suivrait-on pour annoncer l'erreur ?

S C E N E I I I .

ROSEMOND, ARGILLAN , OSCAR :

O S C A R .

SEIGNEUR, de ce vieillard craignez les perfidies ;
 Mais sur tout redoutez ses noires calomnies.
 De soupçons dans votre âme il prétend me noircir ;
 Je sçai que près de vous il vient pour vous trahir.
 De ses lâches détours vous avez tout à craindre ,
 Il est sçavant dans l'art de tromper & de feindre.
 Il vient vous observer , & sortant de vos mains
 Il court aux Musulmans divulguer vos desseins.
 Voilà votre ennemi , c'est lui qui met sa gloire...

R O S E M O N D .

Fourbe, tu mens : je suis... Gardez-vous de le croire.

A ce vil imposteur pouvez-vous pardonner
Le nom que devant vous il ose me donner ?
Toi , crains qu'en ce péril où le crime t'expose ,
La foudre en éclattant contre-toi ne dépose.
Parlez : qui de nous deux vous semble un imposteur ?
Avant de prononcer consultez votre cœur.
Que te sert d'usurper le front de l'innocence ?
Fais-lui de tes forfaits l'horrible confidence.
Tu te tais : juste Ciel , témoin de tant d'horreurs ,
Contrains ce scélérat d'avouer ses fureurs.
Que je hais un méchant ! toi que le Ciel m'envoie ,
Criminel , qui du juste enfin deviens la proie ,
Renonce à tes desseins , prompt à le secourir
Pour deffendre ses jours tu me verras périr.

S C E N E I V.

A R G I L L A N , O S C A R.

A R G I L L A N.

Q U E L est donc ce mortel si rempli de tendresse ?
Serait-il vrai , grand Dieu ! qu'on séduit ma jeunesse ?
Ne me trompez-vous point ?

O S C A R.

Seigneur avec raison
Je me sens offensé d'un semblable soupçon.

Je dois en convenir , j'étais loin de m'attendre
 Qu'un jour d'un tel affront je dusse me deffendre :
 Quand des plus Saints devoirs j'enseigne ici les loix ;
 A peine un inconnu vient élever la voix ,
 Vient de lâches discours outrager l'innocence ,
 Votre cœur soupçonneux conçoit la défiance.
 J'ai lieu d'être étonné d'un semblable retour.

A R G I L L A N.

C'était pour me tromper qu'il feignait tant d'amour !

O S C A R.

C'est un fourbe, vous dis-je , & le Ciel qui m'éclaire...

A G I L L A N.

Je le pense à regret , je l'aurais cru sincère ;
 Je voyais sur son front une noble candeur
 La persuasion se glissait dans mon cœur ,
 Et malgré les discours que tu me fais entendre ,
 D'un penchant inconnu j'ai peine à me deffendre ;
 Ainsi l'homme toujours trop prompt à se livrer
 S'abandonne à la main qui cherche à l'égarer.
 Des desseins des mortels toi seul peux nous instruire ,
 Grand Dieu ! fais nous haïr qui cherche à nous séduire.



SCENE V.

ARGILLAN , SANDOMIR , OSCAR.

SANDOMIR, *avec empressement.*

MON frere, permettez...

ARGILLAN.

Arrêtez, imprudent,

Pour oser m'aborder êtes-vous innocent ?

SANDOMIR.

De quel crime à vos yeux a-t-on noirci ma vie ?

ARGILLAN.

On dit que recherchant la fille de l'impie

Un amour plein d'horreur... Mais je ne puis penser

Qu'à cet excès de honte on ait pû vous forcer.

Imposez donc silence à ce bruit téméraire :

Ne connaissez-vous point la langue du vulgaire ?

Ignorez-vous qu'enfin ses discours emportés

Ont attaché l'opprobre au nom que vous portez ?

Qu'un nom que ma valeur fit connaître à l'histoire

Va ramper désormais dépouillé de sa gloire.

Montrez-vous aux Chrétiens, venez leur présenter

Un front libre des soins qu'on vous ose imputer.

SANDOMIR.

Seigneur, il faut parler : il n'est plus tems de seindre ;

Mon cœur impatient est las de se contraindre ,

A R G I L L A N ,

A R G I L L A N .

Quoi , vous aimez !...

S A N D O M I R .

Je l'adore , Seigneur.

A R G I L L A N .

Le voilà donc rempli ce songe plein d'horreur !

S A N D O M I R .

Long-tems dans les combats je courus insensible.

Atteint , en la voyant , d'un regard invincible ,

Je tombai son esclave , entre ses jeunes mains.

Tremblant à ses genoux j'attachai mes destins ;

De chagrins tout nouveaux j'éprouvai l'amertume ;

Et je mis mon bonheur au mal qui me consume.

A R G I L L A N .

Toi , qui viens devant moi par de lâches discours

Publier sans respect tes infâmes amours ,

Sans rougeur sur le front & sans effroi dans l'âme ;

Tu me fais confident de ton horrible flâme ,

Lâche ; si le trépas peut seul te secourir...

S A N D O M I R .

Et sur quoi juges-tu que j'ai peur de mourir ?

Crois moi ; si Zelimère à mes vœux est ravie ,

Je n'ai pas le dessein de supporter la vie.

Frappe , donne la mort à qui l'ose implorer ;

De combien de chagrins tu me vas délivrer !

A R G I L L A N .

Fatal aveuglement que je ne puis comprendre !

Tout

Tout souillé de forfaits tu voudrais entreprendre
Cette vie étonnante & ce jour si nouveau
Que tout mortel rencontre en la nuit du tombeau ;
Et le juste frappé d'une terreur mortelle
N'ose entrer sans pâlir dans la nuit éternelle !
Redoute un Dieu vengeur , maître de ton destin ,
Crains de tomber vivant en sa terrible main.
Ce n'est plus ce mortel obscur en sa naissance ,
Qui le pauvre imitant se plut dans l'indigence ,
Egal des malheureux , sans rang , sans dignité ,
Et vécut merveilleux dans son obscurité !
C'est le Dieu créateur , le juge de la terre ,
Mortels , je vous l'annonce armé de son tonnerre :
Frémissez , imprudens , qui l'osez outrager.
O combien des pécheurs il aime à se venger ,
Quand sa main redoutable apprêtant leur supplice ;
Il commande aux Enfers de lui faire justice !
L'espoir à ce signal fuit loin des malheureux :
Il n'est plus de trépas , ni de tombeau pour eux.
Une effroyable vie aux criminels s'attache ,
Tourmentés sans espoir & vivant sans relâche.
Terrible au haut des Cieux un vengeur immortel
Soutient avec des maux leur supplice éternel.

S A N D O M I R.

Je frissonne : ô mortel , ô faible créature !
Mais je vois Zelimère ; ah mon cœur se rassure.



S C E N E V I.

A R G I L L A N , S A N D O M I R , Z E L I M E R E .

Z E L I M E R E .

S E I G N E U R , vous me voyez tremblante devant vous.
Je viens défavouer un injuste courroux.
Hélas ! qu'en vous portant des vœux pleins d'imprudence

La bouche avec le cœur fut mal d'intelligence !
Quelle était mon erreur ! que ces vœux insensés
En s'adressant à vous tremblaient d'être exaucés !

A R G I L L A N .

Quoi j'entends ces discours & je suis immobile !
Mahomet à leurs vœux me rendrait-il docile ?
Je suis épouvanté de mon peu de fureur.
O toi , profane objet , qui m'inspires l'horreur ,
De la part des Enfers tu viens pour me séduire ,
Mais apprends que sur moi tu n'as aucun Empire.
Non , tu n'obtiendras point cet objet odieux ,
Traître , & tu peux déjà lui faire tes adieux.

Z E L I M E R E , *se rengeant près de Sandomir.*
Mes bras vont l'enchaîner : quoique tu puisses faire ,
Secondés par l'amour & bravant ta colere ,
Ces bras , ces faibles bras sauront le retenir.

A R G I L L A N .

O Ciel ! je vois le crime & n'ose le punir !

SCÈNE VII.

SANDOMIR, ZELIMERE.

SANDOMIR.

AVEC quel œil farouche il a vû tant de charmes !
Le barbare prétend , loin d'effuyer nos larmes,
Que la foudre sur nous est prête à s'allumer.

ZELIMERE.

Faut-il croire un brigand qui nous défend d'aimer ?

SANDOMIR.

Quel peut être en effet ce crime impardonnable ?
Hélas ! en vous aimant suis-je donc si coupable ?
Non , c'est trop m'allarmer , & je veux que l'Hymen...
Je ne redoute plus un si charmant lien.

ZELIMERE.

Mon pere nous attend , allons lui faire entendre
Lui confirmer l'aveu de l'amour le plus tendre.

(Elle sort.)



S C E N E V I I I .

S A N D O M I R , *seul.*

T OI dont le nom toujours se mêle à nos malheurs,
 Toi , qu'ici bas sans cesse implorent nos douleurs ,
 Je mets à tes genoux un mortel misérable.
 Serais-je menacé de devenir coupable ?
 O mon Dieu , défends-tu qu'on ose l'adorer ?
 Me voilà seul , commande & daigne m'éclairer.

S C E N E I X .

 A R G I L L A N , S A N D O M I R ,
 Z E L I M E R E , O S C A R .
O S C A R , *ramene Argillan sur le Théâtre.*

I L faut un châtiment , s'il ose être indocile.

A R G I L L A N .

Sui-moi , fui sur le champ de ce coupable azile.

Z E L I M E R E , *arrivant avec précipitation.*

Venez , Seigneur , venez , mon pere vous attend ,
 Ses regards empressés demandent mon amant.

A R G I L L A N .

Ah ! cessez de tenter ses lâches complaisances ,
 Retirez-vous ; fui-moi : quoi , traître , tu balances !

ZELIMERE.

Il ne te suivra point, cesse de t'en flatter.
Les larmes d'une amante ont droit de l'arrêter.

A R G I L L A N.

O crime ! il délibère ! eh bien , parle , prononce :
Di : ton choix est-il fait ?

S A N D O M I R.

Faut-il que je renonce ?...

Ecoute : je te suis : ô funeste devoir !

ZELIMERE.

Arrête , ingrat , arrête , ou crains mon désespoir.

S A N D O M I R.

Quel pouvoir me surmonte & m'entraîne vers elle ?
Je voudrais... Je ne puis... Vous l'emportez , cruelle

A R G I L L A N.

Il fort : à son passage il fallait m'opposer.
Il fallait le punir. Ah bien loin de l'oser ,
A l'aspect du pécheur je demeure paisible !
Je n'ai plus de vertu , je deviens insensible.
Peut-être qu'à mon tour je me rends criminel :
Suivez mes pas ; allons consulter l'Eternel.

Fin du troisieme Acte.

D i



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ARGILLAN, SOLDATS
de la Suïze d'Argillan.

ARGILLAN, *d ses Soldats.*

VOUS avez vû ces lieux si féconds en miracles :
Ce Temple auguste & saint , qu'ont chanté tant
d'Oracles.

Quel respect saisit l'âme en ce terrible lieu !
Amis , comme on y sent la présence d'un Dieu !
La tombe où reposa le souverain du monde
Le sentit respirant dans sa prison profonde.
Ce n'était plus un homme. O prodige nouveau !
Il se transforme en Dieu dans le fond du tombeau.
Et sauvant des mortels la race condamnée ,
S'échappe triomphant de la tombe étonnée.
Soudain vers l'immortel les Gardes assoupis
Levant émerveillés leurs fronts appésantis ,
L'ont vû , sur les Enfers remportant la victoire ,
Qui traversait les airs tout rayonnant de gloire ,
Et couverts d'un éclat qui réjaillit sur eux ,
Leurs regards étonnés le suivaient dans les Cieux.

Amis , vous avez vû ce champ que je déteste ,
 Où traînant l'instrument d'un suplice funeste ,
 Il approcha du lieu fatal , infortuné ,
 Suivi des criminels qui l'avaient condamné.
 L'univers fut contraint de permettre un tel crime ,
 Et la mort le saisit admirant sa victime.
 Lorsque baissant la tête au coup qui le perça ,
 Poussant un long soupir , l'Immortel expira ;
 L'Univers ressentit ce coup épouvantable ,
 La Terre s'ébranlait sous les pas du coupable ,
 Le Soleil se dérobe à l'homme épouvanté ,
 La Nuit , du voile affreux de son obscurité
 Courut envelopper ce coupable hémisphère ,
 Le Juif désespéra de revoir la lumière.

UN SOLDAT.

Quand pourrai-je , immolé près de son saint tombeau,
 Payer de tout mon sang un trépas aussi beau ?

UN SECOND SOLDAT.

Nous allons triompher de l'Enfer en furie.

LE PREMIER SOLDAT.

Notre blus beau triomphe est de perdre la vie.

ARGILLAN.

Amis , le Ciel approuve un généreux transport :
 Il promet...

LE PREMIER SOLDAT.

Ah du moins il me promet la mort.

ARGILLAN.

Ne perdons point de tems ; bientôt la trêve expire
 Attaquons Mahomet , détruisons son Empire ,

Embrâsons ce Palais , renverfons ces remparts ,
 Portez , donnez , lancez la mort de toutes parts.
 Des fidèles Chrétiens Solime eft le partage ,
 Rentrons , le fer en main , dans un faint héritage.
 L'ennemi devant nous fera contraint de fuir :
 Ils combattent pour vaincre , un Chrétien pour
 mourir.

S C E N E II.

SALADIN , A R G I L L A N .

A R G I L L A N .

RENDS-nous Jerufalem , fors de la Cité fainte :
 Purge de ton afpect fa redoutable enceinte.
 Oſes-tu foutenir avec ſécurité ,
 L'approche de ce lieu terrible & redouté ?
 La foudre s'échappant du fond du fanctuaire ;
 Peut frapper tout-à-coup un mortel téméraire.
 Le Ciel à chaque pas peut décider ton fort ;
 L'afpect du tombeau faint peut te donner la mort.
 Ainſi dans Ifrael cette arche menaçante
 Opprimait autrefois une race insolente :
 Tout profane , à l'afpect de ce lieu foudroyant ,
 Tout-à-coup renverſé tombait pâle & mourant.

S A L A D I N .

Le nom de la vengeance eft encore à ta bouche.
 Eh quoi , de ce tombeau tu reviens plus farouche !

Eh bien , commande-t-il à tes cruelles mains
De l'arroser du sang des malheureux humains ?

ARGILLAN.

Le Ciel pour te punir te déclare la guerre.

SALADIN.

Avec ce nom sacré tu dépeuples la terre !

Le fer sur la pensée a donc aussi des droits.

ARGILLAN.

La pensée est esclave & soumise à des Loix.

Mille Oracles divins ont annoncé sa route,

Ont commandé de croire , ont interdit le doute.

Il fut un tems où l'homme égarant sa raison ,

Livrait à mille erreurs sa folle opinion ;

Prodiguait à genoux un imbécile hommage

A des Dieux insensés qu'il fit à son image ;

Mais cette foule impie a perdu ses autels

A l'aspect de celui qui créa les mortels.

Il parut : tout-à coup ces Dieux illégitimes

Fuyaient , se renversaient , rentraient dans leurs
abîmes.

Celui que je t'annonce étonna les humains

Des prodiges sans nombre échappés de ses mains.

Le monde en le voyant admira sa puissance.

Répondez : pouviez-vous soutenir sa présence ,

Esprits qu'il tourmenta , Spectres qu'il a chassés ?

Il se promène en paix sur les flots courroucés.

A peine un doigt divin a touché sa paupière ,

Voi l'aveugle étonné recevant la lumière.

Voi l'infirmé en santé courant , exempt de maux ,
 La vie entre au cercueil , la mort fuit des tombeaux.
 Ecoute le muet essayant la parole.
 Ce Dieu ressemble-t-il à ta coupable Idole ?
 Mahomet est un traître , un fourbe audacieux :
 Il ment s'il s'est vanté qu'il montait dans les Cieux.
 L'orgueilleux descendit dans son vil héritage ;
 Son Ciel est le tombeau , la mort fut son partage.
 C'est envain que tu veux que mon bras criminel
 Tolère un sacrilège & lui laisse un autel.
 L'autel & Mahomet seront réduits en cendre.
 L'impôsteur n'aura pas la gloire d'en descendre ;
 Va , j'irai le saisir d'un bras plein de fureur
 Et le chasser du poste où l'encense l'erreur ,
 Et bientôt le montrant traîné sur la poussière ;
 Je veux à l'Univers révéler sa misère.
 Même fort vous attend dans votre iniquité ;
 Complices insolens de son impiété.
 Je vais des châtimens d'une race coupable
 Donner à l'Univers l'exemple épouvantable ;
 Et pour être en ce jour assuré de périr ,
 Il suffira d'être homme & de pouvoir mourir.

S A L A D I N .

Ecoute :

A R G I L L A N *va pour sortir.*

Non : des Cieux je cours venger l'injure.

S A L A D I N

Barbare , je t'arrête au nom de la Nature.

Veux-tu fermer ton cœur à la sublime Loi ?
 Il faut que tes fureurs s'apaisent devant moi.
 Ami , passons en paix cet instant si rapide.
 Interdisons la guerre & le glaive homicide.
 Que ce vil instrument qui sert notre fureur ,
 Proscrit & rejeté, soit un objet d'horreur ,
 Et qu'enfin déposant une haine ennemie ,
 Par tout l'homme s'embrasse & se reconcilie.
 Penses-tu , que jouet d'un effroyable sort ,
 L'homme à l'homme ici bas vient apporter la mort ?
 Que le Ciel a formé les méchans & les traîtres ?
 Qu'un Tyran éternel tourmentant tous les êtres ,
 A nos sens tout exprès attacha les douleurs ,
 Et que pour son plaisir il inventa les pleurs ?
 Contre l'homme animé d'une haine implacable ;
 Ne peux-tu t'abstenir d'immoler ton semblable ?
 Forcé par des cruels d'ensanglanter mes mains :
 Hélas ! pour mon malheur je chéris les humains.
 O sort d'un Conquérant ! ô destin déplorable !
 Vains lauriers que je hais ! gloire injuste & coupable !
 Chrétiens que j'ai vaincus , je cherche à vous fléchir ,
 Je demande la paix , ne pouvant vous haïr.

ARGILLAN.

Tu ne l'obtiendras point ; un vain espoir t'anime.
 Il faut verser du sang pour effacer ton crime.
 Telle est du Ciel vengeur l'irrévocable loi ,
 Ne parle plus de paix , il n'en est point pour toi.

ARGILLAN,
SALADIN.

Dieu , qui lis dans les cœurs , Dieu , témoin de sa rage,
Tu le vois , on m'entraîne aux plaines du carnage.
Toi , malgré le trépas que tu veux me donner ,
Quand je t'aurai vaincu , je te veux pardonner.

S C E N E I I I.

ROSEMOND, ARGILLAN.

ROSEMOND.

SEIGNEUR , je vous cherchais rempli d'impatience.

ARGILLAN.

Vous devriez plutôt éviter ma présence.

ROSEMOND.

Sandomir ne doit plus exciter ce courroux.

J'ai parlé , je l'emporte : il est digne de vous.

ARGILLAN.

Il est digne de moi ! quel affront vous me faites !

Il est digne de vous , séducteur que vous êtes.

ROSEMOND.

Il veut vaincre l'amour dont il est combattu.

ARGILLAN.

Il veut vaincre , dit-il , ah le lâche est vaincu.

ROSEMOND.

Seigneur , pour votre Frere un peu de complaisance.

Eh ! les faibles mortels ont besoin d'indulgence.

N'embrasserez-vous point un frere infortuné ?

ARGELLAN.

Qui , moi ? Qu'il se repente , & tout est pardonné.
Suis-je son ennemi ? Non , malgré ma colere ,
Malgré son crime affreux , je sens qu'il est mon frere.
Mon cœur ne se plaît point à haïr les mortels ,
Et je n'ai de l'horreur que pour les criminels.

ROSEMOND.

Sachez que ses sermens , dans le sein qui le presse ,
Seigneur , d'un prompt départ ont laissé la promesse.
Cette nuit il vous suit. O vertueux enfans !
Je cours , je ne sens plus la vieillesse & les ans.

S C E N E I V.

ARGILLAN , ZELIMERE , SELIME.

ARGILLAN.

O Toi , si la vertu dans ses nœuds te rappelle ,
S'il est vrai que ton cœur abhorre une infidele ;
De ta haine à mes yeux apporte les sermens ,
Cesse de r'absenter de mes embrassemens.

ZELIMERE , *au fond du Théâtre.*

Selime , tu l'entends , je suis encor trahie.
Je te l'avais bien dit : ne souffrons pas qu'il fuye.

A R G I L L A N , *apercevant Zelimere.*

La voilà : je ne puis , pressé de toutes parts
De son coupable aspect préserver mes regards.
Mais courons l'écarter de cet objet funeste ;
C'est trop peu de la fuir , je veux qu'il la déteste.

Z E L I M E R E.

Quel horrible regard il a lancé sur moi !
Ah ! Selime , l'ingrat va me manquer de foi ;
Tous mes sens sont frappés de cette horrible idée.
Fatale passion dont je suis possédée !
Selime , prends pitié de l'état où je suis ,
Guide mes pas , dis-moi : quelle route a-t-il pris ?
Il ne peut nulle part éviter ma présence.
Soutiens-moi , je me meurs , je le vois qui s'avance.

S C E N E V.

S A N D O M I R , Z E L I M E R E , S E L I M E.

S A N D O M I R , *dans le fond du Théâtre.*

Q U E vois-je ? Zelimere ! ah ! ciel ! je suis perdu.

Z E L I M E R E.

Seigneur , à mon aspect vous semblez confondu.

S A N D O M I R.

Je ne puis demeurer ; une loi trop sévère ;
Madame , malgré moi me fait chercher un frere.

ZELIMERE.

Ah ! Seigneur , répondez ; votre premier devoir ,
Le soin le plus pressant n'est-il pas de me voir ?
Parlez.

S A N D O M I R.

Madame , il faut rompre enfin le silence.
Je m'étais trop flatté de la douce espérance
Que peut-être à vos pieds on pourrait m'oublier.
Mon cœur de mille nœuds ardent à se lier ,
Ne voyait de péril , hélas ! qu'à vous déplaire ;
Mes yeux à mes côtés ne voyaient pas mon frere ;
Les Chrétiens enflâmés d'un couroux furieux ,
Un mortel plus puissant & plus terrible qu'eux.
Vous ne connaissez pas ce vieillard redout able.
D'un pouvoir étonnant sa présence m'accable.
Par-tout il suit mes pas dans ce triste séjour.
J'ai longtems dans ses bras combattu pour l'amour.
Malgré mes vains efforts il a fallu se rendre.
Contre un vieillard en pleurs je n'ai pu me deffendre ;
Et s'emparant des droits que je vous ai donnés ,
Il a saisi l'empire en mes sens étonnés.

ZELIMERE.

Que l'on doit peu compter sur ta vaine tendresse !
Qu'avec légèreté tu trahis ta maitresse !
Tu cours m'abandonner , & tu fuis de mes bras
A la voix d'un mortel que tu ne connais pas.
Qu'importent des brigands & leur vaine furie ?
Laisse-les murmurer & menacer ta vie.

Vaut-il mieux me trahir qu'affronter le trépas ?
 Lâche , si tu m'aimais , tu ne les craindrais pas.
 Selime , où retrouver la paix que j'ai perdue ?
 Je hais l'instant fatal qui t'offrit à ma vue ;
 Où je sentis l'amour s'attacher à mon cœur.
 Je crus que cet ingrat m'apportait le bonheur !
 Depuis ce jour fatal , éperdue , égarée ,
 Je viens , je cours , je fuis , je meurs désespérée.
 Ah ! ma chere Selime , où porter ma douleur ?
 Où trouver une main qui soulage mon cœur ?

S A N D O M I R.

Madame , épargnez-moi ces cruelles allarmes.
 Je suis près de périr quand vous versez des larmes ;
 (*A part.*)

Soleil , dont la clarté sans relâche me luit ,
 Daigne finir le jour , laisse avancer la nuit.

Z E L I M E R E.

Je t'entends , & tu veux qu'aux douleurs condamnée ,
 Ton amante demain s'éveille abandonnée.
 Je renonce au sommeil ; promenant mes ennuis ,
 Seule je passerai le silence des nuits.
 Sentinelle assidue , éveillée à toute heure ,
 Errante en ce palais , autour de ta demeure ,
 Perfide , malgré toi je saurai te sauver
 Des criminelles mains qui viendront t'enlever.
 Mais c'est trop m'opposer à la fuite d'un traître.
 Devant moi désormais garde-toi de paraître ,
 Fui.

S A N D O M I R

S A N D O M I R *fait effort pour sortir.*

Malheureux ! sortons : je ne puis avancer.

Z E L I M E R E , *courant sur son passage.*

Une amante en fureur te défend de passer.

O toi , que j'idolâtre en ma rage impuissante ,

Ennemi que j'abhorre & dont l'aspect m'enchanté ,

Tyran , qui me soumetts à cette horrible loi ,

Je déteste l'amour que je ressens pour toi.

Tremble de me braver & connais ma furie ,

Tu veux m'abandonner , traître , je t'en défie.

Par-tout à tous les yeux nos feux seront offerts ,

Je te suivrai , parjure , au bout de l'univers ;

Et je prétends enfin dans l'espoir qui me guide ,

A l'univers entier dénoncer un perfide.

Je saurai te contraindre , errant , désespéré ,

A supporter l'amour que tu m'as inspiré.

Il fallait t'annoncer , & te faire connaître ;

Tu devais m'avertir que tu n'étais qu'un traître.

Tu crus que sans me plaindre, acceptant mes malheurs,

Je me consolerais à répandre des pleurs.

Lâche , tu t'abusais. Amante inexorable

Je te tourmenterai d'un amour déplorable.

Je t'entendrai gémir de l'excès de mes feux ,

Mes plaintes , mes transports te rendront malheureux.

Je voudrais que partout une amante abusée ,

Tirât de son perfide une vengeance aisée ;

E

Le suivit en tous lieux attachée à ses pas ;
C'est ainsi qu'il faudrait nous venger des ingrats :

(Elle va pour sortir ; Sandomir
se met sur son passage.)

S A N D O M I R.

Arrêtez... Fuyez-moi... Zelimere... Cruelle !

Demeurez...

Z E L I M E R E.

Laisse-moi : quoi , tu veux , infidele....

S A N D O M I R.

Vous osez balancer ! redoutez mes fureurs.

Ah ! demeurez , vous dis-je : un pas de plus je meurs.

(Il met la main sur son épée.)

Z E L I M E R E.

De ses sens tout à coup , quel désordre s'empare !

S A N D O M I R.

Eh bien , puisqu'il le faut , triomphe donc , barbare ;

Tyrannise à ton gré ton malheureux amant.

Je cesse de combattre un fatal ascendant.

L'obstacle qu'on m'oppose enflâme ma colere.

Dans mes emportemens je cours braver mon frere ;

Je ne le connais plus s'il ose me blâmer.

C'est malgré l'univers que je prétens t'aimer.

La raison m'abandonne & fuit un misérable.

Je ne redoute plus de me rendre coupable.

Commande à tous mes sens que tu vas égarer.

Sorti de mon devoir , je n'y veux plus rentrer.

L'amour , le tendre amour , dut être légitime :
 Est-ce ma faute à moi , si l'on en fit un crime ?
 C'en est fait : dût la honte être mon châtimént ,
 Dût le crime à tes pieds attendre ton amant ,
 N'importe , il faut t'aimer. Sortez de ma mémoire
 Préjugés de l'honneur , vains souvenirs de gloire.
 Chrétiens , à votre loi je ne suis plus soumis ,
 Je ne vous connais plus que pour mes ennemis.

ZELIMERE.

Tous ces transports d'amour ont calmé ta maîtresse.
 Sandomir , puis-je enfin compter sur ta promesse ?
 Mais tu m'abandonnais , tu promis en effet...

SANDOMIR.

Sais-je ce que j'ai dit ? Sais-je ce que j'ai fait ?
 Eh ! le puis-je ? Di : moi , dont l'ame est éperdue ;
 Qui meurs lorsqu'un instant t'éloigne de ma vue !
 Esclave , je te suis , esclave , je te fers ,
 Et je ne puis , hélas ! m'échapper de mes fers.

ZELIMERE.

Qu'elle paix dans mon cœur succède à tant d'allarmes !
 Qu'un instant de bonheur récompense de larmes !
 Va rompre les sermens que tu fis en ce jour ,
 Va les rétracter tous , hormis ceux de l'amour.

(Elle sort.)

SANDOMIR. *Il va pour sortir.*

Allons ... ciel ! je frémis , mon ennemi s'avance.
 Le bonheur peut-il être où n'est point l'innocence ?

S C E N E V I.

R O S E M O N D , S A N D O M I R.

(Il va pour sortir.)

R O S E M O N D.

Voulez-vous vous soustraire à mes pas chancelans ?
Jeune homme , respectez la vieilleffe & les ans.

S A N D O M I R.

Pourquoi poursuivez-vous un mortel misérable ?

R O S E M O N D.

Vous ne me fuiriez pas , si vous n'étiez coupable.

S A N D O M I R.

Je ne la quitte point : cessez de l'espérer.

Est-il en mon pouvoir de ne point l'adorer ?

R O S E M O N D.

Eh ! quoi , vous paraissiez sensible à mes allarmes ;
Et soudain sans respect triomphant de mes larmes ,
Mes chagrins sont perdus , mes pleurs sont oubliés ,
Et sortant de mes bras vous courez à ses pieds.

Seigneur , c'est me traiter avec irrévérence ,

Et je me lasse enfin d'une telle inconstance.

S A N D O M I R.

Ne m'importunez plus , je suis las de souffrir.

Il faut céder , il faut l'adorer ou périr.

TRAGÉDIE.

69

ROSEMOND.

Vous rejettez envain le joug qu'on vous impose.
Le ciel à vos amours se présente & s'oppose.
Envain contre ses loix vous osez murmurer,
Vous n'avez pas le droit de vous deshonorer.
Allez, adorateur d'une femme coupable
Vous vanter à ses pieds d'une ardeur méprisable.
Bientôt tous les Chrétiens viendront vous y chercher,
Et moi, qui jure ici de vous en arracher.

SANDOMIR.

Mon cœur indépendant fait braver la menace.
Une telle défense enhardit mon audace,
Seigneur, suis-je en effet soumis à votre loi ?
Quel est cet ascendant que vous prenez sur moi ?
Le ciel vous chargea-t-il du soin de me conduire ?

ROSEMOND.

Il faut bien que le ciel m'ait donné quelque empire.

SANDOMIR.

Que me demandez-vous ? Que veut votre fureur ?
Le redoutable amour n'est-il pas dans mon cœur ?
Pouvez-vous me guérir du mal qui me possède ?
Hélas ! il s'en faut bien ; vous n'avez pour remède
Que des reproches vains, des conseils impuissans ;
Vous ne réussirez qu'à troubler les amans.

ROSEMOND.

Jetez-vous dans mon sein. Ah ! n'en cherchez point
d'autre :

L'approche de mon cœur doit soulager le votre.

(Sandomir s'appuie sur le sein de Rosemond.)

E ij

De quelles passions , grand Dieu , sont consumés
Tous ces frères mortels un instant animés !

S A N D O M I R , *sortant effrayé des bras
de Rosemond.*

Quelle était mon erreur ? imprudent ! je m'égare
Au sein d'un ennemi , dans les bras d'un barbare !
Insensé ! l'on m'adore , & je suis malheureux !
Inflexible vieillard que j'ai cru généreux !
Ah ! c'est trop abuser de mon sort déplorable.
Vous ne jouirez point du malheur qui m'accable ;
Je défendrai l'objet qu'on prétend m'enlever ,
Je mettrai désormais ma gloire à vous braver.
Je combats , s'il le faut , les Chrétiens , & vous-même.
Je perirai du moins en perdant ce que j'aime.

Ciel ! que vois-je ? Est-ce moi qui fais couler vos
pleurs ?

Vous ajoutez , cruel , le comble à mes douleurs.
Dans mes sens éperdus vous jetez l'épouvante.
Seigneur , ne pleurez point , j'oublierai mon amante.

R O S E M O N D.

Rougissez-vous enfin de vos emportemens ?
Venez les expier dans mes embrassemens.
Seigneur , suivez mes pas ; que ma main vous délivre.
Venez.

S A N D O M I R.

Où voulez-vous me contraindre à vous suivre ?

ROSEMOND.

Où l'honneur vous conduit, dans le camp des chrétiens.

SANDOMIR.

Ai-je mis en balance & vos pleurs & les siens ?

J'ai perdu ma raison : une ivresse insensée

Lorsque je vous aborde, égare ma pensée.

Qui, moi ! je vous ai plaint ! vous, mon persécuteur,

Vous, dont la cruauté s'oppose à mon bonheur.

ROSEMOND.

Juste ciel ! à quel point sa raison l'abandonne !

Suivez-moi.

SANDOMIR.

Non, vous dis-je.

ROSEMOND.

Eh bien, je vous l'ordonne.

SANDOMIR.

Vous !

ROSEMOND.

Oui : vous entendez mes ordres absolus,

Obéissez, vous dis-je, & ne répliquez plus.

SANDOMIR, *effrayé*.

La foudre m'a frappé. Quelle horreur m'environne !

Je puis défobéir aux ordres qu'on me donne.

Et je cours de ce pas...

ROSEMOND.

Arrête, ou cette main

D'un vieillard expirant va fermer ton chemin.

SANDOMIR.

Non : vous profitez trop d'un penchant qui m'abuse.

A R G I L L A N ;

R O S E M O N D.

Je tombe à tes genoux : c'est toi que j'en accuse.

S A N D O M I R , *reculant , avec effroi.*

Barbare , levez-vous : mes sens sont effrayés.

Je suis épouvanté de vous voir à mes pieds.

R O S E M O N D , *à genoux.*

Ingrat , il te sied bien de braver ma tendresse.

S A N D O M I R.

Je ne me connais plus.

R O S E M O N D.

Fuiras-tu ta maitresse ?

S A N D O M I R.

Oui tyran ; levez-vous : je cours vous obéir ,

Et tremblant devant vous , je cherche à vous fléchir.

S C E N E V I I.

R O S E M O N D , A R G I L L A N ,

S A N D O M I R.

A R G I L L A N.

ENFIN ferait-il vr i que renonçant au crime ?...

R O S E M O N D.

Votre frere , Seigneur , mérite votre estime.

Il court défavouer un si coupable feu.

A R G I L L A N.

Eh bien , que tarde t-il de m'en faire l'aveu ?

R O S E M O N D.

Je vous réponds pour lui de son indifférence.

S A N D O M I R.

Que dites-vous ? qui, moi ? non ce discours m'offense :
Je ne promis jamais de ne point l'adorer ,
C'est bien assez hélas ! de m'en voir séparer.

A R G I L L A N.

Lâche , qui te complais dans une flâme impure ,
De tes impiétés tu combles la mesure.

R O S E M O N D.

Seigneur, c'est votre frere, ah ! montrez moins d'aigreur,
Ah ! daignez le traiter avec plus de douceur.

S A N D O M I R.

Je brave ces transports d'impuissante colere ,
Je l'avoue hautement , j'adore Zelimère.
Dans ce constant amour je veux persévérer ,
Et malgré tes fureurs je prétends l'adorer.

R O S E M O N D , à Sandomir..

Venez ,

S A N D O M I R.

Non , laissez-moi : cette enceinte est sacrée :
Qui de vous oserait m'en défendre l'entrée ?
Et puisqu'on s'en hardit à me parler ainsi...
Je suis libre en effet de demeurer ici.

R O S E M O N D , *le prenant par la main.*

Suivez-moi : voulez-vous par votre résistance
Contre un faible veillard user de violence ?



S C E N E V I I I .

A R G I L L A N , O S C A R .

A R G I L L A N .

O crime ! ô deshonneur que je ne puis souffrir !

O S C A R .

Votre main cependant balance à le punir.

Quoi , vous aimez le Ciel & souffrez qu'on l'offense !

A R G I L L A N .

Il n'est pas vrai : je cours embrasser sa défense.

Mais d'un trouble inconnu je me sens arrêter ,

Un doute plein d'horreur..

O S C A R .

Le crime est de douter.

A R G I L L A N .

Mon frere...

O S C A R .

Il est peut-être aux pieds d'une infidèle ,

Allez , courez , tremblez que l'on ne vous rappelle.

A R G I L L A N .

J'y vole , suivez-moi : perfide , tu mourras.

Vous avez prononcé l'arrêt de son trépas.

J'abandonne à vos mains le soin de son supplice.

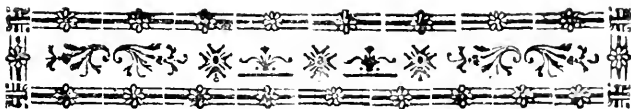
C'en est fait ; je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.

O S C A R , *seul.*

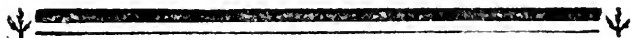
Il mourra , mais sa mort ne remplit pas mes vœux ,

Je ne puis me sauver qu'en les perdant tous deux.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.



SCENE PREMIERE.

ZELIMERE, *seule.*

POURQUOI differe-t'il de paraître à ma vue ?
Venait-il me tromper ? m'a-t-il encor déçue ?
Que mon cœur mal instruit connaît peu les amans !
Hélas ! doit-on compter sur tous leurs vains sermens ?
D'où vient que tout mon corps d'épouvante frissonne ?
Ah mon cœur m'avertit que l'ingrat m'abandonne.



SCENE II.

ZELIMERE, SÉLIME.

ZELIMERE,

SÉLIME, que fait-il ? où va-t-il ? qu'a-t-il dit ?
Parle : n'est-il pas vrai que l'ingrat me trahit ?

S É L I M E,

Je l'ai suivi des yeux, dès qu'il m'a vû paraître,
Madame, ses regards...

ZELIMERE.

Il est parti peut-être.

Pour dérober sa fuite a-t-il pris des détours ?

S É L I M E.

Non, non, vous l'outragez par d'injustes discours,
Et j'ai vû les douleurs dont son ame est touchée.

Tantôt triste, rêveur & la tête penchée,

Tantôt levant les mains & montrant ses regrets,

Il détournait ses yeux pleurans vers le Palais.

Deux Chevaliers Chrétiens le retenaient à peine.

Il voulait revenir : on le presse, on l'entraîne :

Ses efforts de leurs mains n'ont pû le délivrer,

Dans leur Temple profane ils l'ont contraint d'entrer.

Z E L I M E R E.

Comment ne vois-tu pas qu'il se laisse conduire ?

C'est un fourbe, te dis-je, il voulait me séduire.

S É L I M E.

Mais songez qu'il ne peut, quelques soient ses desseins...

Z E L I M E R E.

Quoi, le traître n'a pû s'échapper de leurs mains ?

Contre tous révolté l'as-tu vû se débattre ?

Pour demeurer fidèle a-t-il osé combattre ?

Ce Chrétien est un lâche, un traître, un imposteur.

Il ne m'a point aimée... Ah mortelle douleur !

Et je le laisse en paix s'applaudir de son crime !

Peut-être en ce moment loin des murs de Solime...

Sujets de Saladin, courez de toutes parts,

Le tems presse, armez-vous, veillez sur nos remparts.

Arrêtez ce Chrétien , sa perte est nécessaire ;
Il connaît les desseins de la Cour de mon pere.
Cours, Sélimé, di - leur que tu viens de sa part ,
Mais moi même courons... J'arriverai trop tard.

*(Elle rencontre Argillan sur un côté du Théâtre , elle fait
un mouvement qui peint sa frayeur & sa haine ,
& sort de l'autre côté.)*

S C E N E I I I .

A R G I L L A N , *seul.*

IL est donc accompli ce sacrifice horrible !
Ah ! lorsqu'on est barbare , on doit être insensible.
Dans ce ferment fatal , exemptes de soupçon
Ses levres consumaient le funeste poison.
O Ciel ! ai-je assez loin poussé la barbarie ?
Ai-je dû pour te plaire attenter sur sa vie ?
Toi qui me secondais dans ce fatal moment ,
De quel œil , Dieu vengeur , me vois-tu maintenant ?
Di - suis-je vertueux ? assassin de mon frere
Je te viens de son sang demander le salaire.
Di quel prix ta bonté réserve à ma fureur ?
Quel horrible remord naît au fond de mon cœur !
Malheureux ! si ma rage était illégitime !
M'avertis-tu, Grand Dieu, que j'ai commis un crime ?



S C E N E I V.

A R G I L L A N , S A N D O M I R ,

sur un côté du Théâtre.

S A N D O M I R .

QUI m'amène en ces lieux? & qu'y viens-je chercher?
 Ah je n'ai plus d'amante , il faut s'en arracher.
 Est-ce à moi d'aborder cette auguste demeure ?
 Avant que d'en sortir il faudra que j'y meure.
 Zelimère, ton cœur doit-il me pardonner ?
 J'ai juré de te fuir & de t'abandonner.
 Recours des malheureux , ô mort , viens , je t'appelle.
 Mes vœux sont exaucés, je sens sa main cruelle.
 Déjà mon corps tremblant ne peut se soutenir.
 Tous mes sens sont frappés & sont près de périr.
 Ce changement subit hélas ! est nécessaire :
 Sans doute on ne peut vivre en perdant Zelimère.
 (*Il se laisse tomber dans un fauteuil. Argillan veut avancer & recule avec effroi , il fait divers mouvemens qui peignent son désespoir.*)

A R G I L L A N .

En voyant de quel coup l'a frappé ma fureur ,
 Je recule saisi d'épouvante & d'horreur.

(*A demi-voix.*)

O toi , de qui mes mains ont comblé la ruine ,
 Tu ne soupçonnes pas celui qui t'assassine !

S A N D O M I R.

Mon frere ; approchez-vous : venez sauver mes jours.

ARGILLAN, *à part.*

De la main qui l'immoie il attend un secours,

S A N D O M I R.

Mon frere , un feu cruel m'embrâse & me dévore.

A R G I L L A N.

Ce frere que tu vois & que ta bouche implore ,

Nomme-le ton bourreau, tu meurs empoisonné.

S A N D O M I R.

Moi ! d'un poison fatal... & qui me l'a donné ?

A R G I L L A N.

Moi !

S A N D O M I R

Vous ! il se pourrait !... non : vous êtes mon frere.

Qui, moi ! je meurs, ô Ciel ! & je perds Zelimère !

(*Embrassant Argillan.*)

Cette mort m'épouvante. Es-tu mon assassin ?

Barbare, il m'est affreux de périr de ta main...

A R G I L L A N, *se jettant à ses genoux.*

Je l'avoue à tes pieds, oui mon ame égarée,

Le trouble de mes sens, ma main désespérée...

Je l'ai cru, j'ai pensé qu'un horrible devoir...

J'ai commis ce forfait ! l'ai-je pû concevoir ?



S C E N E V.

ROSEMOND, ARGILLAN;
SANDOMIR.

ROSEMOND.

O spectacle touchant pour mon ame attendrie!
Le bonheur m'attendait au terme de ma vie.
Voilà ce que mon cœur t'a cent fois demandé;
Ciel propice à mes vœux tu me l'as accordé.
(*Sandomir marque son étonnement, Argillan fait un mouvement pour se relever.*)

Ah ! demeure un instant au genoux de ton frere ,
Demeure , en cet état crains-tu de me déplaire ?
O vous, que j'idolâtre , ô vertueux enfans ,
Souffrez que je me mêle à vos embrassemens.

ARGILLAN, *se levant brusquement.*
N'avancez pas , ô Ciel ! reculez d'épouvante ,
Tremblez de m'aborder.

ROSEMOND.

Qand ta vertu m'enchante ,
Mon fils, lorsque pour moi déposant ta fureur ,
Je te vois...

ARGILLAN.

Voyez-moi d'un regard plein d'horreur ,

ROSEMOND.

Ton frere...

ARGILLAN.

ARGILLAN.

Le voilà ; connaissez tout mon crime :

Je suis un assassin , vous voyez ma victime.

ROSEMOND.

Ton frere ! malheureux ! ô Chrétien forcené !

Sandomir , le cruel t'a donc assassiné !

Eh bien , tremble , pâlis : en immolant ton frere ,

Tu te trouves , barbare , en présence d'un pere.

ARGILLAN.

Vous ! où fuir ?

SANDOMIR , *avec transport.*

Vous mon pere !

ARGILLAN.

O forfait ! ô terreur !

ROSEMOND.

Oui je le suis , crois-moi : ce nom me fait horreur.

SANDOMIR , *se levant avec effort.*

Le Ciel parle à mon cœur & m'inspire l'envie

De mourir sur le sein qui m'a donné la vie.

ROSEMOND.

Mon cher fils , ton bourreau n'associe à ton sort ,

Le coup qu'il t'a porté va me donner la mort.

SCÈNE VI.

Les Acteurs précédens , ZELIMERE.

ZELIMERE.

IL ne vous suivra point , non , malgré sa promesse :
Vous êtes des brigands & je suis sa maitresse.

J'ai reçu ses sermens. Ne m'as-tu point promis

Que tu ne suivrais pas nos cruels ennemis ?

F.

Perfide , tu te tais , & ta vue égarée...

De quel œil il regarde une amante éplorée!

SANDOMIR , *les yeux égarés , sortant des bras de*
Rosmond.

Où suis-je ? quelle pompe ? & qu'est-ce que je voi ?

Tous mes maux sont finis : Zelimere est à moi.

Je puis donc à son sort unir ma destinée.

On allume partout les flambeaux d'Himénée...

O Ciel ! on me l'enlève... Elle me tend les bras.

Courons la délivrer... On arrête mes pas.

On me presse , on m'entoure & la foule s'augmente ;

Ah ! barbares Chrétiens , rendez moi mon amante.

(Il veut courir après elle , on l'arrête.)

(A son pere qui le tient embrassé.)

Implacable ennemi , toi qui m'en as privé ,

Rends moi , rends moi l'objet que tu m'as enlevé.

(Il se laisse tomber dans le fauteuil.)

Z E L I M E R E.

(Zelimere qui est tombée évanouie dans les bras de Selime reprend ses sens , elle s'élance vers Sandomir.)

Me voilà , cher amant , & je respire encore.

Presse la triste main de celle qui t'adore.

N'entends -tu point mes cris ? ne sens-tu point mes
pleurs ?

Tu dois me reconnaître hélas ! à mes douleurs.

S A N D O M I R , *dans le fauteuil.*

Qu'entends-je ? quelle est donc cette voix gémissante ?

Z E L I M E R E.

Hélas ! tu méconnaiss la voix de ton amante !

S A N D O M I R , *la regardant d'un œil étonné.*

Zelimere , c'est vous ! quelle était mon erreur !

Chere amante , la mort a donc glacé mon cœur.
 Je cherche cet amour que je ne pus contraindre ,
 Déjà je t'aime moins & je le sens s'éteindre.
 Zelimere , la mort va donc nous séparer ;
 J'ai peine à me résoudre à ne plus t'adorer.
 De mes yeux pour jamais je te vois disparaître ,
 Et l'un pour l'autre , hélas ! nous allons cesser d'être.
 C'en est fait & je touche à mon dernier soupir ,
 Ne parlons plus d'aimer , il s'agit de mourir.

ZELIMERE.

Qui , nous ! nous séparer ! ô tendresse inutile !
 Je te suivrai du moins dans ton dernier azile.

SANDOMIR.

Mon pere , soyez moins affligé de mon sort ,
 Plaiguez ce malheureux qui m'a donné la mort.
 Je la sens s'approcher , je meurs... Adieu mon pere ,
 Si vous m'avez aimé , pardonnez à mon frere.

ROSEMOND.

Il expire : ô mon fils !

ZELIMERE , *se penchant vers Sandomir.*

Sandomir ! Il n'est plus.

Allons , il faut bannir des regrets superflus :
 Je fais ce que doit faire une amante en furie ,
 Mais ce monstre un instant me rappelle à la vie.
 Sanguinaire Chrétien , bourreau de mon amant ,
 Tigre lâche & cruel , execrable brigand ,
 Livre toi maintenant à ton horrible joye ,
 Triomphe , scélérat , sur l'innocente proie.
 Assassin , dont l'aspect me fait frémir d'horreur ,
 Di-moi , que t'a servi l'excès de ta fureur ?

Ne vais-je pas mourir ? tu dois frémir encore,
 Je cours me réunir à l'amant que j'adore.
 Sandomir , en dépit de ton lâche bourreau
 Je m'élance après toi dans la nuit du tombeau ;
 (Elle se tue.)
 L'innocence périt , méchant , vis , si tu l'oses.

ROSEMOND.

Misérable , tu vois les malheurs que tu causes.

S C E N E V I I.

Les Acteurs précédens, SALADIN.

SALADIN.

ZELIMERE expirante ! O Pere infortuné !
 De morts & de mourans je suis environné.
 Ma fille , apprenez-moi quelle main criminelle
 Osa...

ZELIMERE.

La mienne seule...

SALADIN.

Ah que dis-tu cruelle ?

Et quel horrible trait tu plonges dans mon sein !

ZELIMERE.

Vous voyez mon Amant , ce monstre est l'assassin.
 Mon Pere , pardonnez : je n'ai pû lui survivre.
 Quand je l'ai vû mourant il a fallu le suivre ,
 Et contre la douleur que me caufoit son sort ,
 Hélas ! je n'ai trouvé de secours que la mort.

SALADIN.

Ne comptais-tu pour rien les tendresses d'un Pere ?
 Tu meurs , ma fille , & moi je reste à la lumière !

Et moi je vais traîner la pourpre & mes ennuis.
Ah le plus malheureux de ceux que tu poursuis ,
Destin , c'est le mortel qui gémit sur un trône ,
C'est cet infortuné qui porte une couronne.
Délivrez mes regards d'un spectacle cruel ,
Qui déchire & tourmente un cœur trop paternel.
(*On emmène Zélimère.*)

ROSEMOND , à *Argillan*.

N'as-tu pas consommé ton horrible vengeance ?
Eh bien , que tardes-tu d'éviter ma présence ?
Penses-tu que je vais , acceptant tes secours ,
Lâchement avec toi traîner mes derniers jours ?
Qu'un Père scandaleux de l'honneur s'affranchisse ,
Et porte à tes côtés le nom de ton complice ?
Faut-il que t'embrassant & nous montrant unis ,
J'accompagne par tout l'assassin de mon fils ?

ARGILLAN.

Seigneur , consolez-vous , la rage qui m'anime...
(*Il veut se tuer , Rosemond le désarme.*)

ROSEMOND.

Est-ce par un forfait que l'on expie un crime ?

ARGILLAN.

Vous arrêtez le coup que je veux me donner ,
Est-ce pour me punir ou pour me pardonner ?
O mort , que tu me plais ! que tu m'es nécessaire !
Lorsqu'aux tourmens du crime on cherche à se
soustraire ,
C'est à toi seule , ô mort , que l'on doit recourir ,
Le supplice est de vivre & non pas de mourir.

S C E N E V I I I.

Les Acteurs précédens , L'EMIR.

L'EMIR.

SALADIN, paraissez : le peuple est en allarmes.
Les Chrétiens soulevés ont déjà pris les armes ,
Seigneur , & contre vous abusant de la paix ,
Ont osé s'avancer vers les murs du Palais.
Oscar plaint Sandomir , leur parle , les anime
A venger son trépas , à punir un tel crime.
Ils demandent , Seigneur , avec des cris hautains ;
Que sur l'heure Argillan soit remis en leurs mains.
Moi, je crains qu'en effet ces Chrétiens homicides
Ne cachent des complots & des desseins perfides.
Du glaive menaçant armez ce bras vengeur.
Montrez aux insolens leur auguste vainqueur.
Venez intimider leur audace trop fiere ,
Et que leurs fronts tremblans rentrent dans la poussiere.

A R G I L L A N.

Quoi , le perfide Oscar ! ce traître audacieux ,
Qui pour mieux m'égarer s'autorisant des Cieux ,
Osa me commander ce forfait détestable !
O lâche ctiminel ! ô fourbe abominable !
Où le joindre ? En quel lieu l'attaquer , le frapper ?
Guidez mes pas : Ah Ciel ! s'il allait m'échapper !
Je l'attaque , & faisi dans un élan rapide ,
Mes coups précipités couvriront le perfide.

Quel plaisir de le voir expirant de ma main ,
Et sous le trait vengeur se débattant en vain !
Allons , courons , volons , cédon's à ma furie ;
Ciel ! un instant de plus je lui laisse la vie !

(*Il sort.*)

SALADIN.

O tems qu'étonneront ces étranges fureurs ,
Où l'homme détrompé , détestant ses erreurs ,
Reprendra sa raison qu'égara l'ignorance ,
Tems qui remplacerez ces siècles de démence ,
Ne me confondez point avec tous ces Brigands ;
J'atteste devant vous que je hais les Tyrans ,
Que des cruels humains mon cœur fut idolâtre ;
Si l'on peut m'accuser du crime de combattre ,
Je puis dans ces horreurs , où je me vis forcé ,
Rendre compte du sang que mes mains ont versé.

S C E N E IX & dernière.

*Les Acteurs précédens , ARGILLAN ,
un poignard à la main.*

ARGILLAN.

FURIEUX , écartant la foule qui le presse ,
J'ai couru le saisir d'une main vengeresse.
Il repoussait le coup , mais ce glaive vainqueur
Est descendu sanglant dans le fond de son cœur.
(Ah le traître égarant ma funeste colere ,
M'a fait assassiner mon déplorable Frere.)

Sur son cœur palpitant j'ai retenu ma main :
 Je l'ai fait expirer le poignard dans le sein.
 Il est un malheureux plus criminel encore ,
 Son supplice est tout prêt.

(*Il se tue.*)

ROSEMOND.

Juste Ciel , que j'implore !

Cruel, ton repentir eut pû le défarmer.

ARGILLAN.

Je me meurs... Adieu... vous que je n'ose nommer.

SALADIN , à *Rosemond*.

Le Ciel nous livre hélas ! à des destins semblables.
 Qu'il nous donne à souffrir des maux épouvantables !
 Frappés des mêmes coups : en nos communs malheurs ,
 Peres infortunés , allons mêler nos pleurs.

A P P R O B A T I O N

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier ;
 Garde des Sceaux , le présent Manuscrit , & je n'y
 ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.
 A Versailles le 14 Avril 1769. LE BRUN.

PQ
1983
F66A77

Fontaine-Malherbe, Jean
Argillan

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
